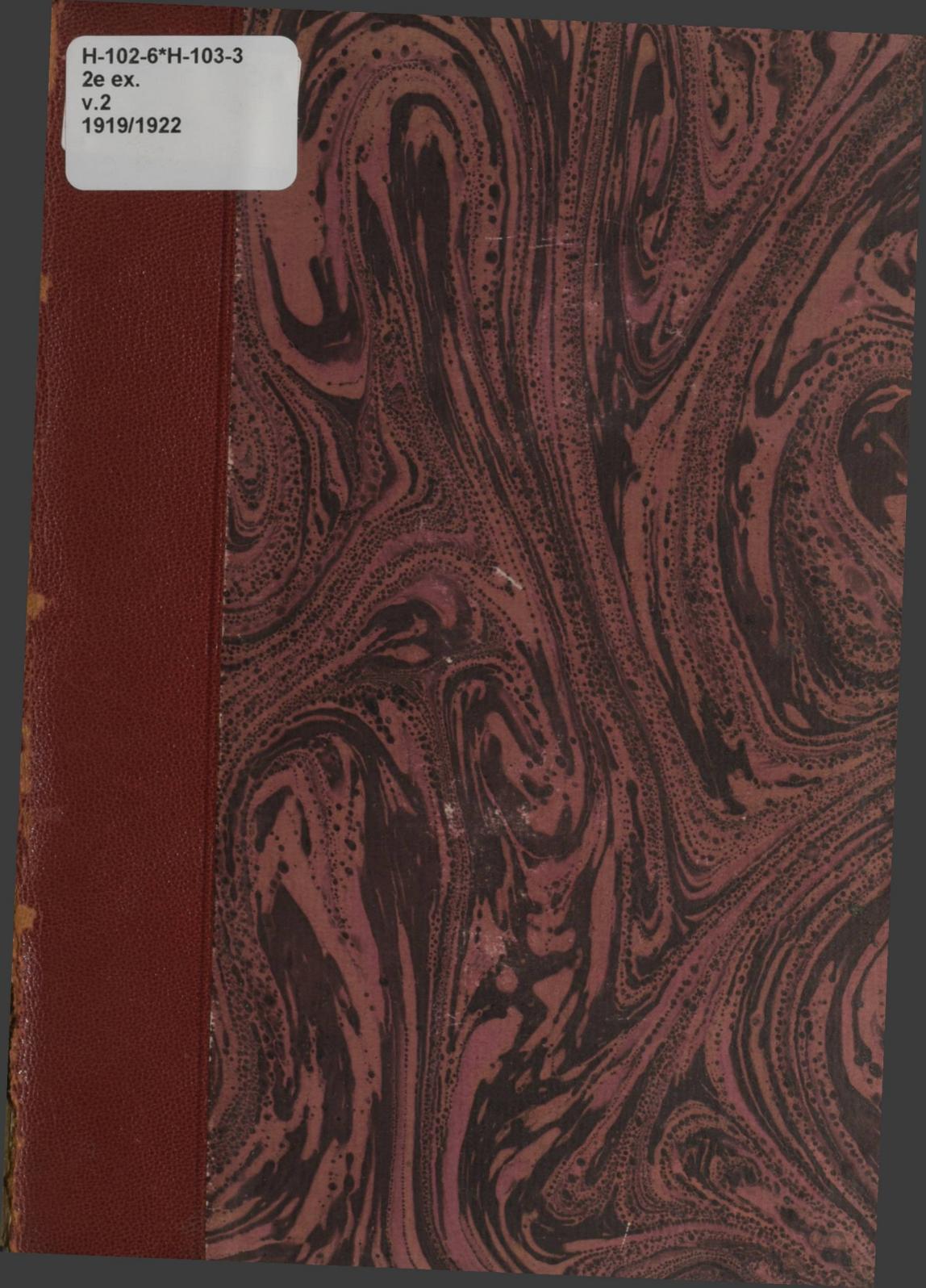


H-102-6*H-103-3

2e ex.

v.2

1919/1922



Vol. II

Québec, Janvier 1922

No 10

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Organe de la
Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

PRIX : 20 SOUS

Le théâtre de la porte St-Jean

L'AUDITORIUM

DE QUEBEC

Est le rendez-vous des amateurs des plus belles pellicules cinématographiques et du meilleur vaudeville.
Grand orchestre de premier ordre.

Fauteuils des plus confortables.

Conditions hygiéniques et de protection contre le feu sans égales.

Nous sollicitons votre patronage.

Pendant l'intermède des représentations les messieurs sont invités à aller déguster un verre de bière dans NOTRE TAVERNE DE LUXE, vis-à-vis le passage des pas perdus.

TELEPHONE 6300

SANS DOULEUR

Notre merveilleuse "ACAINE" vous garantit : L'EXTRACTION de vos dents ABSOLUMENT SANS DOULEUR, et de plus l'extraction des nerfs dentaires sans aucun mal, suivie du plombage immédiat en une seule séance, chose "Unique au monde".

Dentiers, ponts, etc., faits par des experts et complétés dans une même journée.

Le coût de l'extraction est déduit de celui des dentiers.

TOUT TRAVAIL GARANTI

HOULE & LAFOREST

DENTISTES

76 rue St-Joseph Québec, :-: Téléphone 5926

Bureaux ouverts le soir

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

Adresse : LE TERROIR, Enrg. — Case postale 366 — Québec

Abonnement : \$2.00 par année

Vol. II, No 10.

Québec

JANVIER 1922

SOMMAIRE

	Page		Page
Bonne année.....	435	Abandonnée, conte, Damase Potvin.....	458
Résurrection, La direction.....	436	Gazette de la Société.....	463
Les larmes, A. Cinq-Mars.....	439	Revue des Lectures, par Damase Potvin.....	476
Un poète du terroir, D. P.....	440	Service de librairie.....	482
Premières neiges, Derfla.....	442		
Les Nôtres aux Etats-Unis, par Geo. Morrisset.....	443	GRAVURES	
Que la brise soit douce, poésie, Renée des Ormes.....	457	Scène des hivers d'antan.....	438
		Scène du terroir canadien.....	456
		Dans les fermes canadiennes.....	475

NOTRE REVUE

Sur la couverture de notre revue, on remarquera un tableau allégorique très simple mais expressif et qui s'explique. "Intellegenti pauca".

La fontaine; c'est la Science, ce sont les Arts et les Lettres; la femme, c'est notre revue; l'enfant, c'est le lecteur. Cela paraît prétentieux, non!

Avec une variante aux vers de Musset, le Terroir croit pouvoir dire, chaque mois: "Ma coupe n'est pas grande, mais je bois dans ma coupe".

Et cela veut dire que, chaque mois, le Terroir ne publiera que des travaux inédits, d'inspiration canadienne, sur les arts, les sciences et les Lettres du terroir laurentien.

C'est tout notre programme.

Et, à cause de la simplicité de ce programme, nous espérons que l'on fera bon accueil à notre revue dans les foyers canadiens-français.

A cause des difficultés inévitables de notre réorganisation, la présente livraison du Terroir est forcée de paraître quelques jours en retard—après dix-huit mois de léthargie, cela se comprend—A l'avenir, notre revue sera publiée régulièrement, le 1er de chaque mois.

Entre cette première cause de notre silence et notre réapparition, il y aurait bien encore quatre-vingt-dix-neuf autres bonnes raisons à énumérer, mais encore une fois, à quoi bon ?

En résumé, l'on comprendra que, pour notre cas comme pour mille autres, après la guerre, le nerf d'icelle manquait... Et voilà !

Et désormais, que nos lecteurs soient assurés d'une chose, c'est que le Terroir, maintenant bien reposé, tout frais et guilleret, dispos et en forme, vivra dorénavant sans défaillance, fortifié par l'épreuve, vivifié par la méditation. Il a devant lui, comme on dit en notre terroir laurentien, "une belle avenir". Une société d'hommes d'affaires sérieux, convaincus de son utilité, et qui s'appelle très modestement "Le Terroir, Enregistré" l'a pris sous sa protection et lui a assuré la vie, moyennant certaines conditions aussi rigoureuses pour nous que pour nos lecteurs et que pour elle.

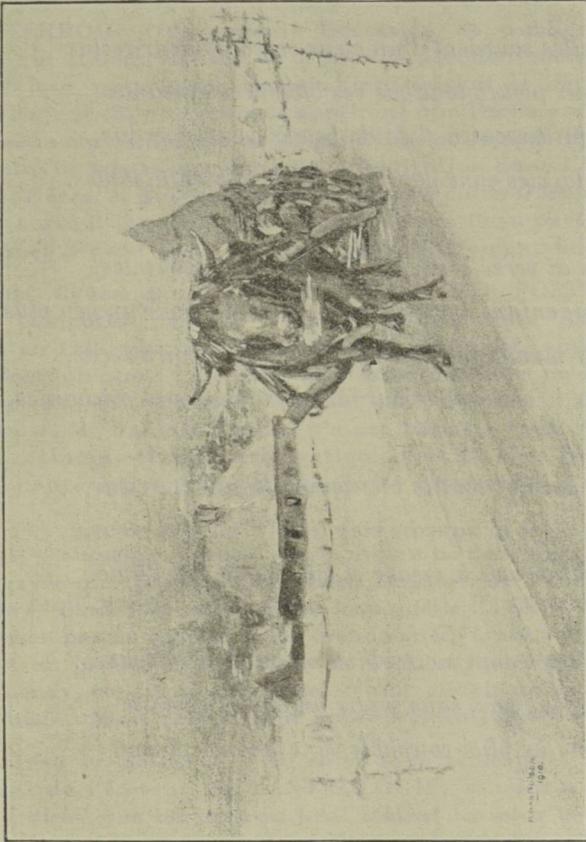
La Société des Arts, Sciences et Lettres, dont le Terroir reste l'organe exclusif, considérant toute chose selon la justice, fort modifiée, il est vrai, en ces dernières années, n'a pas hésité à accepter les conditions du contrat avec la société du Terroir Enreg., qui, en tout autre temps, auraient pu paraître despotiques, bien qu'elles ne le soient pas le moins du monde. Et c'est pourquoi le Terroir renaît. Ses lecteurs, sans aucun doute, se réjouiront et ne voudront pas même discuter, un seul instant, toutes ces choses compliquées qu'en quelques mots nous pourrions leur exposer, ce qui serait superflu.

Quant à notre programme, il reste absolument le même : ne publier que des compositions du terroir canadien ; encourager les talents condamnés à l'obscurité faute de la voie révélatrice ; donner la publicité à toutes les productions littéraires, musicales, scientifiques de notre "pays de Québec". Les sceptiques, les snobs diront que c'est peu ; sans être optimistes, nous croyons, au contraire, que c'est beaucoup. Nous tâcherons d'être à la hauteur de nos désirs.

LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.



SCENE DES HIVERS D'ANTAN



C'est un vieil attelage canadien qui tend de plus en plus à disparaître de nos campagnes qu'a reproduit avec tant de réalisme dans ce tableau M. Yvan Neilson, de Québec.

LES LARMES

*Qu'elles sourdent d'un cœur en sa douleur reclus
Et qui pleure tout bas ses blessures cuisantes,
Ou jaillissent à flots de beaux yeux éperdus,
Les larmes sont pour moi belles et bienfaisantes.*

*J'en ai versé souvent, et toujours consolantes,
Jeune enfant, pour des riens, homme, pour un peu plus,
Pour mon orgueil blessé, pour mes espoirs déçus,
Pour le mal que m'ont fait quelques âmes méchantes.*

*Or, sachant tout le bien que cela fait au cœur,
Jamais je ne saurais me railler d'un seul pleur,
Quel que soit le visage et quelle que soit l'âme.*

*Et j'estime un mortel bien sot ou bien infâme
Qui peut voir, sans sentir un émoi l'effleurer,
Même la plus coupable, une femme pleurer.*

ALONZO CINQ-MARS.

Québec, décembre, 1922

Un poète du Terroir

Le TERROIR a eu souvent l'occasion de publier des pièces de vers qui étaient signées de l'humble pseudonyme "Derfla" et dont, un jour, nous avons commis l'indiscrétion de dévoiler l'anonymat; ce jour-là, nos lecteurs apprirent que Derfla était un vénérable prêtre du séminaire de Chicoutimi, professeur de théologie, depuis plus de trente ans, dans cette institution dont il fut l'un des premiers élèves, et qui consacrait ses loisirs à cultiver les Muses, pour chanter surtout les coins pittoresques de son beau pays du Saguenay auquel il avait voué un culte particulièrement fidèle.

Derfla figure dans l'ANTHOLOGIE DES POETES CANADIENS composée par feu Jules Fournier, mise au point et publiée, en 1920, par M. Olivar Asselin. On y lit, après quelques notes biographiques: "La pièce que nous publions de lui—Le Lac—a paru, en 1920, dans le "Terroir" de Québec. Le directeur de cette revue, M. Damase Potvin, n'a pas hésité à dire: "Dans notre humble opinion, et sans exagération, c'est la plus belle, la plus émouvante qui ait encore été écrite dans notre Canada français..."

Or, il y a quelques jours, vers le milieu de décembre, nous avons appris, avec une profonde émotion, la mort de l'abbé J.-Alfred Tremblay—Derfla—et nous avons cru que le "TERROIR" ne pouvait laisser passer inaperçu cet événement. L'abbé Alfred Tremblay fut un prêtre selon le cœur de Dieu et, dans toute la région du Saguenay, on dit de lui, aujourd'hui: c'était un saint. Il faut l'avoir intimement connu pour approuver ce jugement populaire.

Et il fut un poète. Au sujet de la remarque, quelque peu ironique, de l'éditeur de l'ANTHOLOGIE, si nous n'avons "pas hésité à dire" que les vers du LAC étaient les plus beaux vers du Canada français, nous osons le répéter sur la tombe de leur auteur, n'en déplaise à tous les éditeurs d'anthologie de poètes du monde.

Derfla n'est plus, et il y a, dans le cœur de la population saguenayenne, un grand vide qui ne sera pas de sitôt comblé. Ce colosse si bon, si tendre, si humble, aux muscles et au cerveau si

pleins de dévorante activité, s'est enfin, pour le repos, couché le long de la route que nul mortel ne peut éviter de parcourir jusqu'au bout; résigné, il s'est dit, avec Shakespeare: "La tâche de la longue journée est finie et il est temps d'aller dormir."

Ils étaient donc plus prophétiques qu'il ne le croyait lui-même ces beaux vers qu'il écrivait, l'année dernière, et qui terminaient son LAC :

...déjà j'entrevois que l'année est prochaine
Où je ne pourrai plus dominer cette plaine
Que des hauteurs du rêve ou de l'Eternité.

Qu'il me soit permis d'adresser, par delà nos monts laurentiens, à ce vénérable compatriote saguenayen, l'humble hommage de ma respectueuse admiration, et de rappeler son souvenir à nos lecteurs, en leur faisant lire les derniers vers qui sont tombés de la plume de ce classique égaré en notre siècle et qu'il a consacrés aux "premières neiges" de cette année, qui ne sont pas déjà si loin de nous...

D. POTVIN.



PREMIERES NEIGES

*Les voici revenir les fleurs immaculées
Mystérieusement écloses dans l'azur !
Voici par millions les corolles ailées
Qu'un souffle d'aquilon détache du ciel pur !*

*Salut ! fleurs de l'hiver, salut ! neiges candides
Dont toute la parure est faite de blancheur ;
Salut ! chers diamants fragiles et splendides
Que seuls a travaillés la main du Créateur.*

*Où, nous vous attendions depuis bien des semaines,
O fleurs ! ô diamants ! l'orgueil de nos hivers.
Venez nous réjouir, venez charmer nos peines ;
A notre lyre enfin venez ôter ses fers.*

*Sur les gazons flétris aux souffles de l'automne,
Etendez, au plus tôt, le tapis merveilleux
Où chaque astre verra resplendir sa couronne,
Où tout le firmament projettera ses feux.*

*Là-bas, aux flancs noircis des montagnes altières,
Refaites les glaciers fondus aux feux des jours ;
Remplissez les trésors où nos larges rivières
Tout l'été, sûrement, abreuveront leurs cours.*

*Aux arbres dépouillés donnez des diadèmes,
Prêtez votre dentelle aux branches des buissons ;
Allez porter la joie aux tombes elles-mêmes
Avec le doux linceuil de vos légers flocons.*

*Fleurs de neige, tombez, lentes et solennelles,
Et sur nos fronts amis venez vous effeuiller ;
Venez frôler encore nos tremblantes prunelles
Et mettre à nos habits votre duvet léger.*

*Sur nos toits assombris et d'un aspect morose,
Au plus vite, jetez votre charmant manteau,
Et de chaque foyer devenez quelque chose,
En attendant qu'au ciel brille le renouveau.*

DERFLA

LES NOTRES AUX ETATS-UNIS

Impressions de voyage ⁽¹⁾

par M. GEORGES MORISSET

En novembre 1919, l'un des grands quotidiens de langue française de Montréal publiait, chaque samedi—et cela se continue—une foule d'informations sous cette rubrique imposante: *L'évolution de la race française dans l'Amérique Septentrionale*.

Un certain dimanche, je lisais dans le volumineux numéro de la veille, un sommaire historique aussi étonnant que précis sur les pionniers de l'ouest américain. Dans la nomenclature de ces héros canadiens-français qui jalonnèrent de leur courage cette région centrale du continent, il y a un siècle, je remarquai, à cause d'un voyage que j'allais entreprendre dans quelques jours, le paragraphe suivant:

“Chicago était un tout petit village canadien-français en 1825... et ne comprenait alors que 14 cabanes, misérables réduits où se logeaient 75 colons. Jean-Baptiste Beaubien fut le premier à y résider en 1821.”

Cela suffisait pour éveiller ma curiosité. Je me proposai donc de profiter d'un prochain et court séjour à Chicago pour observer, si rapidement soit-il, ce que sont les nôtres là-bas.

Les quelques incidents ci-dessous relatés et dont j'atteste l'authenticité, sont, à mon sens, d'un intérêt assez typique, assez concluant et assez éloquent. Pour l'instant, du moins, tout commentaire sur ces observations serait superflu.

* *
*

Chicago est une ville qui, comme bien d'autres, a des attraits d'un modernisme tout à fait américain. Il y a moins d'un siècle

(1) Causerie faite devant les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres à l'une des dernières séances du Cercle d'étude de cette Société.

son territoire était plutôt désert ou à l'état sauvage. A peine a-t-il fallu trois-quarts de siècle—le cours d'une vie humaine—pour faire de Chicago une métropole commerciale dont la population est d'environ trois millions. Chicago a donc tout l'aspect d'une cité somptueuse puisqu'elle en a tous les avantages; sa situation géographique constitue un centre de réunion parmi les plus naturels pour y rencontrer, en convention, par exemple, des gens d'Edmonton, d'Alberta, ou de la Nouvelle-Orléans en Louisiane, des gens de Richmond en Virginie, ou des gens de San Francisco, en Californie, des gens de Dallas au Texas, tout comme des gens de Milwaukee, Wisconsin, ou même de Québec, Canada.

C'est précisément l'occasion de telles conventions qui m'a conduit trois fois à Chicago; en 1915, alors que j'étais le seul canadien, en 1917, puis enfin en 1919.

La convention de 1919, dura quatre jours, et pour la couronner, nous eûmes ce qu'il est convenu d'appeler dans l'argot américain, un "entertainment", auquel assistait le gouverneur du Wisconsin, M. Philips, qui se trouvait cette fois à la droite du président, — où moi-même, je me trouvais à une table voisine, en compagnie de deux canadiens, et, à ma droite, un "gentleman farmer" de la Virginie, M. Keely, et qui est, en même temps, un officier du "state fair" qui a lieu annuellement à Richmond.

Tout en s'attablant, il est nécessairement de courtoisie d'échanger la carte personnelle ou d'affaires, ce que je m'empressai de faire avec mon voisin, qui s'exclama quelque peu, lorsqu'il s'aperçut que ma carte était en français et que je venais de Québec.

—Oh! you are from Quebec!

—Oui, monsieur, répondis-je en français et avec mon plus aimable sourire!

—I am very glad, dit-il, to make your acquaintance, *mossieur*; Quebec is a province of exclusively French population, is it not?

Tout de suite, l'un de mes voisins, originaire d'Angleterre, d'intervenir.

—I take exception to that, sir.

—Any rule has its exception, répondis-je. We are over there more than two millions of French language. We have, in that Province, our own laws and institutions and we don't intend to give them up !

—That's right, dit l'américain, you are the first settlers of that part of America and you have rights that nobody can deny.

—Je vous remercie, monsieur.

—I beg your pardon !

—I said "thank you" ! répondis-je.

—I would like to speak French, because I have a brother who just comes from overseas, and he married a french girl. Tell me, please, how do you say in French. "It is very good" !

—"C'est très bon". Il me présenta la carte que je lui avais donnée et me demanda d'écrire ces trois mots, ce que je fis.

—She is a very good cook, he added, and I think it will please her to have an appreciation in her own language.

La conversation s'engagea rondement, tout en dégustant des mets savoureux. L'on parla de l'Etat du Wisconsin, dont nous avions le gouverneur comme hôte d'honneur.

—Cette population du Wisconsin, demandai-je, parle-t-elle l'allemand ou l'anglais ?

—Une grande partie ne parle encore que l'allemand, mais dans cinquante ans d'ici, on n'y parlera que l'anglais.

—Et que pensez-vous de la population française du Canada ? Croyez-vous que celle-ci survive comme entité distincte ?

—Oh, je crois que chez nous l'assimilation sera plus lente ; cela prendra un peu plus de temps, disons deux cents ans !

—Qui vivra verra !

* * *

Avant mon départ de Québec, j'avais rencontré quelques personnes qui, étant au courant de mon prochain voyage, m'avaient chargé de quelques messages d'amitié auprès de leurs parents.

J'arrivai à Chicago avec cette préoccupation accidentelle. A la fin d'une après-midi, donc, de ma chambre d'hôtel je m'aventurai à l'appareil téléphonique, après avoir consulté l'indicateur de mes notes. Il était environ 4.30 heures. L'échange de l'hôtel me mit en communication avec un monsieur X..., entrepreneur-menuisier, originaire d'un des comtés du district de Québec et qui compte un frère à Québec parmi ceux de nos plus remarquables praticiens. Immédiatement après avoir obtenu la communication, je parlai en français. C'était une dame qui me répondait et qui me parut tout interloquée de mon verbe. Elle eut quelques instants d'hésitation, cherchant, sans doute, à retrouver la tournure française et les mots français qu'elle négligeait de cultiver, peut-être même un peu honteuse et confuse de son embarras, causé par une surprise assez rare. J'appris néanmoins que le mari était absent. Les circonstances de temps ne m'ont pas permis de faire plus ample connaissance avec ces personnes.

Je recourus de nouveau à l'appareil pour me mettre en communication avec une autre famille. A mon verbe français, même surprise évidente se manifeste, mais, néanmoins, avec un embarras beaucoup moins grand ; il y a même dans le choix des mots quelque chose d'heureux et dans l'accent quelque chose de limpide et de clair qui est vraiment charmant, tout comme le gazouillis d'un oiseau qui vient de France. C'était la cousine d'une québécoise et dont la famille, par lettre, avait été prévenue de mon voyage à Chicago. Cette cousine, — qui n'est pas mienne — est la cadette, mariée alors depuis trois mois, d'une famille de dix enfants dont les deux plus vieux sont nés à Québec et les autres à Chicago.

J'appris de cette charmante personne que le cousin, M. Fortune, de Québec, demeurant à Chicago et chez son oncle, M. Hudon, depuis huit mois, s'était rendu à mon hôtel, la veille, pour me rencontrer, mais sans succès. Le cousin, qui était tout près de l'appareil s'amena et je reconnus bien la voix d'un québécois.

Je l'invitai à venir me voir à l'hôtel, en compagnie de son oncle que je désirais connaître, mais celui-ci, ce soir-là, avait déjà un engagement important.

M. Fortune vint. Je fus bien content de lui serrer la main. En le voyant, en lui parlant dans ma langue maternelle, je me sentais moins loin de chez moi. Cet ancien concitoyen est un jeune de vingt-deux ans environ. Nous causâmes pendant au moins une bonne demi-heure ; la conversation était pressante et harcelante. Ce nouvel émigrant, tout frais éclos, m'intéressait vivement et je voulus savoir qui l'avait induit à préférer Chicago à Québec.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Chicago, mon ami ?

— Depuis le printemps dernier.

— Êtes-vous venu ici directement de Québec ?

— Un certain concours de circonstances m'a amené jusqu'ici.

Depuis quelques années, mon métier m'a donné occasion de travailler, ça et là, au Canada ; j'ai travaillé à Halifax, au camp Borden, j'ai vu Winnipeg, quelques autres villes de l'ouest et finalement me voilà échoué ici.

— Sans regret ?

— Sans regret ! Je n'ai pas oublié Québec, néanmoins, et j'entends bien aller y revoir ma famille, mais ici je suis encore en famille. Je demeure chez mon oncle, M. Hudon, et je suis à l'emploi de mon cousin ; je ne m'ennuie pas.

— Votre oncle, il est de Québec ?

— Oui, ma tante aussi. Voilà quarante ans qu'ils sont ici. C'est une bonne famille. Ce sont tous de grands enfants, maintenant.

— Et vous aimez la vie de Chicago ?

— Oui, dans des circonstances comme celles où je suis, elle est agréable.

— Et si vous n'aviez pas cette famille, vous plairiez-vous quand même à Chicago ?

— Mais oui ! Les gages sont bons.

—Sont-ils plus élevés qu'à Québec?

—Il n'y a pas une grande différence. Le prix des loyers et le coût de la vie sont aussi chers qu'à Québec.

—Mais alors, qu'est-ce qui vous fait préférer Chicago à Québec?

—Ici, Monsieur, la vie est meilleure; elle est plus libre, elle est plus gaie. J'appartiens à la classe ouvrière, je suis de ceux qui travaillent dur, toute la semaine; mais au moins, à la fin de la semaine, chez nous, le dimanche, par exemple, après avoir rempli nos devoirs religieux, nous sommes contents de pouvoir nous récréer. Nous avons de très beaux parcs, de magnifiques boulevards, où le public se délasse. Nous avons des excursions à bon marché, sur le lac Michigan et en chemins de fer suburbains, les communications sont faciles et à prix populaires. Nos loisirs sont d'ordinaire bien employés

—Ça, c'est pour l'été... Et l'hiver?

—Nous avons des attractions très variées comme le théâtre, le cinéma. J'y vais généralement, le vendredi soir.

—Demain soir donc, votre récréation est au théâtre, puisque c'est vendredi?

—En effet!

—Nous irons à votre théâtre demain, voulez-vous? Vous me conduirez à celui que vous fréquentez, chaque semaine. Je veux voir! Vous êtes mon hôte?

—Bien volontiers! répondit le jeune homme. C'est à quelques pas d'ici.

Et votre oncle et sa famille? ajoutai-je.

—Nous avons projeté, mon oncle et moi, de venir vous chercher pour vous faire un peu visiter la ville, quoique ce ne soit pas la saison avantageuse. Si vous pouviez rester jusqu'à dimanche?

—Impossible, répondis-je. Je partirai, au plus tard, samedi soir.

—Alors, nous viendrons samedi après-midi. La disette de charbon nous raccourcit les heures de travail.

—A votre disposition...!

Le lendemain, ainsi qu'il en avait été convenu, nous allâmes à l'un des principaux théâtres de Chicago, vaste et immense; il y avait au moins trois mille personnes. On y donnait du superbe vaudeville. La saine gaieté rayonnait. Il y avait du cinéma, Rien de vulgaire, des scènes d'actualité de la vie américaine dans tout ce qu'elle a de digne ou de généreux et les grandes et puissantes orgues du théâtre soulignaient, avec quelle harmonie! les frissons patriotiques.

Ce soir-là, comme les autres soirs sans doute, sortaient de ce foyer cosmopolite trois mille spectateurs, joyeux et fiers de vivre sous le drapeau étoilé.

Mon jeune ami était ravi... et moi, j'étais songeur!...

* * *

Nous sommes au samedi après-midi, 6 décembre 1919. Ce jour-là, Chicago est triste plus que jamais. La vie industrielle, commerciale est paralysée et la gaieté même a suspendu ses attraits. Chicago est l'une des villes les plus menacées par la grève des charbonniers américains.

J'en étais du haut de ma fenêtre à regarder cette tristesse, tout en préparant mes malles pour l'heure du départ de Chicago, à 5.40 h., cette même après-midi, lorsque j'entendis quelqu'un frapper à ma porte.

—Entrez!

J'avais bien fait de parler en français, puisque c'était mon jeune ami, le jeune Fortune, cet ancien québécois, que j'avais vu la veille et qui me revenait.

—Vous me pardonnez, j'espère, dit-il, si je suis quelque peu en retard. Je suis venu en automobile avec mon oncle (M. Hudon). Afin d'éviter la congestion du trafic, l'auto dans laquelle est resté mon oncle stationne à deux coins d'ici. Si vous voulez bien accepter l'invitation, nous allons faire une randonnée en ville et nous rendre jusque chez nous.

—Bien volontiers, puisque tout cela me procurera le plaisir de connaître et votre oncle et sa famille.

Je mis la clef à mes malles, tout comme si j'en étais arrivé à l'heure du retour vers Québec et nous nous rendîmes à l'auto. Au brouillard s'ajoutait une neige épaisse et lourde... Le neveu me présenta à l'oncle.

—Je suis fort content, dis-je, de vous connaître et de saluer à la fois un ancien québécois et un citoyen de Chicago. Vous parlez encore français, n'est-ce pas ?

—Ah oui ! certes, dit-il, ça ne s'oublie pas, chez nous surtout, aussi facilement, et veuillez croire que ça me fait bien plaisir de vous rencontrer. On n'en voit pas souvent des québécois par ici.

Et tandis que le neveu était au volant, suivant les recommandations de prudence de son oncle, car la voie était dangereuse, il fallait aller lentement, le paravent de vitre était chargé de neige et d'eau, l'oncle et le québécois en voyage occupaient le siège de l'arrière et celui-ci assaillait celui-là de questions. Cet oncle, ancien québécois, n'avait à la rigueur guère perdu de ces caractéristiques qui distinguent généralement les Canadiens français. De taille plutôt moyenne, d'un léger embonpoint sans être obèse, les cheveux blancs, imberbe et le teint rose et dans l'ensemble un air de bonne santé et d'agréable bonhomie, l'ancien québécois portait une coiffure en fourrure qui lui seyait bien et qui lui donnait, à Chicago surtout, une apparence québécoise.

Et pendant que l'auto filait à une allure modérée dans les avenues et les boulevards couverts de neige, l'ancien québécois me racontait :

—“Voilà quarante ans, dit-il, que je suis à Chicago; quand je suis parti de Québec j'avais 24 ans. J'ai vu Chicago croître et grandir. Je suis menuisier de mon métier et je n'ai jamais manqué d'ouvrage. Dans une ville qui s'est développée rapidement comme Chicago, il m'a toujours été facile d'avoir de l'emploi, et j'ai élevé ici une assez grande famille.

—Vous avez combien d'enfants ?

—J'en ai dix, monsieur, et ils sont tous mariés, ici, à Chicago.

—Est-ce que l'on parle encore français dans votre famille?

—Ah ! monsieur, il le faut bien, la mère, ma femme, ne parle pas l'anglais. Et les enfants, il leur fallait parler français quand ils voulaient une beurrée !

—Et vos enfants, ils sont tous grands maintenant, et tous mariés, sans doute ?

—Oui, monsieur, ils sont tous mariés. La dernière, c'est une fille, et elle est mariée, il y a quelques mois seulement ; elle est mariée avec un monsieur Hamel...

—Un Canadien français ?

—Oui, dit-il, avec hésitation ; il parle un peu français. Sa famille vient de St-Louis-de-Courville.

—Tous vos enfants sont-ils mariés à des Canadiens français ?

—Oh ! Non ! Il y a Léon qui est marié à une Canadienne française ; Adélar, qui est marié à une irlandaise ; Alfred, qui est marié à une écossaise. Parmi les filles, bien, il y a la plus vieille, Léontine, elle est veuve maintenant, elle était mariée à un monsieur Masson ; il y a Albina qui est mariée à un monsieur Hamel ; il y a Alice qui est mariée avec un Monsieur Morton, un écossais ; il y a Marie-Louise qui est mariée à un monsieur Gignac (et lui M. Gignac, il n'est pas mieux qu'un écossais, il ne parle pas le français) ; il y a Maude qui est mariée à un monsieur Wiltzer, d'origine suisse ; il y a Laura qui est mariée avec un Allemand, M. Schrost, et puis, enfin il y a la plus jeune, Florida, qui est mariée avec un autre M. Hamel...

—Est-ce ce monsieur Hamel, demandai-je, qui, hier, a essayé de me répondre en français au téléphone ?

—Oui, dit notre chauffeur, c'est lui-même, il était joliment embarrassé...

Pendant qu'ainsi nous causions et que je me renseignais, l'auto roulait dans les avenues et les boulevards enneigés. Ici, nous passons dans un tunnel au-dessous du chemin de fer qui va à Milwaukee; là, c'est le fameux canal de drainage; ici, c'est le

magnifique hôpital allemand, tenu par des religieuses, l'un des plus beaux de Chicago. "C'est notre hôpital !" disait notre ancien québécois, d'un ton où se mêlait un peu de fierté nuancée de mélancolie.

Et j'étais aussi moi-même un peu mélancolique. La nature et la température s'y prêtaient grandement... Mais ce qui aidait encore à ma mélancolie, c'était le récit ou l'histoire de la génération présente d'une famille. Je n'y trouvais pas bien brillantes les perspectives de survivance.

Il y avait bien une heure que nous roulions ainsi en auto, lorsque nous arrivâmes en face d'une résidence, genre "cottage". Nous nous trouvions dans un quartier excentrique de la cité. Mes cicrones m'invitent à descendre de l'auto.

—C'est votre résidence ?

—Oui, monsieur.

Sur la porte d'entrée, je vois une plaque métallique avec cette inscription : "*Notary public*".

—Vous êtes notaire public, demandai-je ?

—Oui, monsieur ; vous voyez, ici, à gauche, mon voisin, qui est maître-plombier, c'est mon fils.

L'enseigne de l'établissement le confirme.

Nous entrons au foyer d'un ancien québécois établi à Chicago, depuis quarante ans. Un joli intérieur, bien meublé, propre, tout est à l'ordre. On sent le doigté de l'épouse canadienne-française dans l'agencement ou la disposition des meubles.

—Monsieur Morisset, dit mon cicrone, c'est ma femme.

—Je salue avec plaisir une canadienne. Je vous reconnais comme telle, sans vous avoir jamais vue auparavant. En vous voyant, je vois une québécoise.

—Et pourtant, dit-elle, voilà quarante ans que je suis partie de Québec. Cependant, j'y suis allée plusieurs fois, surtout en ces récentes années. Aussi, faut-il dire que je me suis bien ennuyée de Québec pendant les premières années que nous étions ici. La famille a augmenté et a grandi depuis notre arrivée ici,

et aujourd'hui je m'ennuie moins. Tous mes enfants sont ici et je suis bien heureuse de vivre au milieu d'eux.

Quelques minutes après mon arrivée, et pendant que je causais avec madame Hudon, s'amène une gracieuse personne.

—C'est ma fille, monsieur, madame Hamel. Elle n'est mariée que depuis trois mois.

—Enchanté, madame, de vous connaître et de vous féliciter. C'est bien vous qui m'avez répondu, hier, au téléphone ; j'ai été agréablement surpris d'entendre votre voix cristalline claironnant un verbe si pur.

—Monsieur, merci !

—J'ai appris, Madame Hudon, que vous avez une nombreuse famille. Permettez-moi de vous en rendre hommage.

—Dieu merci ! Ce sont tous de bons enfants ; j'éprouve beaucoup de bonheur à vivre au milieu d'eux.

—Les soucis maternels n'ont évidemment pas altéré votre anté et vous n'avez encore aucun cheveu blanc.

—Les cheveux blancs ! c'est mon mari qui les a pour moi, dit-elle joyeusement.

—Vous avez de nombreux petits-enfants sans doute ?

—Ah, oui ! monsieur. Combien étions-nous la dernière fois que nous avons eu une réunion de famille, lors de ton mariage, dit madame Hudon, en s'adressant à sa fille, madame Hamel.

—Nous étions cinquante-quatre, répondit madame Hamel. Voici une photographie du groupe. Il y a trente-cinq petits enfants dont une fille mariée à un grec.

Et je regardai la photographie, qu'on me désignait : Voici le plus vieux, voici mon mari, voici l'écossais, voici le suisse, voici l'allemand, etc., etc.

Parmi les petits-enfants il y a Clarence, Mildred, Violet Hudon, Vivian, Lawrence et Phillis Gignac...

A ce moment entrèrent deux hommes.

—L'un de mes fils, dit M. Hudon, celui qui est maître-plombier et qui demeure près d'ici, mon voisin.

J'échangeai une cordiale poignée de main, et je reconnus bien un autre type québécois.

—Monsieur Morisset, c'est mon mari, M. Hamel. Vous l'excuserez, je vous prie, ajoute madame Hamel, il ne parle pas souvent le français ; il est né à Chicago et ne s'exprime pas aussi facilement en français qu'en anglais.

—Il n'y a que moi, ici dans la famille, ajoute madame Hudon, qui ne parle que le français. Plusieurs dans la famille ne parlent que l'anglais. Quand la famille se réunit, ça parle le français, ça parle l'anglais. Ça a bien changé, depuis quelques années. Autrefois à l'église, on n'entendait que du français. Aujourd'hui, à la messe, c'est souvent rien que de l'anglais.

—Vous avez plusieurs organisations paroissiales, ici ?

—Oui, il y a quatre paroisses canadiennes-françaises, ici, avec des curés de langue française, mais c'est aux quatre coins de la ville; nous sommes dispersés.

—Et vous, monsieur Hudon, en m'adressant au fils, vous avez des enfants ?

—Ah ! Oui ! monsieur. Ils ne parlent que l'anglais, par exemple.

Divers incidents au cours de la visite me donnèrent une forte impression, sinon la conviction, que la seule forteresse de la langue française dans la famille, était à la fois la mère et la grand'mère. Et celle-ci disparue, s'effacera rapidement cette persistance du français qui ne tient qu'au fil d'une seule existence.

J'allai plus loin et je posai une question de plus, alors que pourtant le temps devenait précieux, puisque l'heure de mon départ était fixé à 5.40 p. m., et que j'étais à plusieurs milles de la gare.

—Dans cinquante ans d'ici, demandai-je, parlera-t-on encore le français dans vos familles ?

—Oh ! je crois bien que dans cinquante ans d'ici, en effet, on ne parlera plus français dans nos familles originaires du Canada, de Québec, ajoute M. Hudon, fils, qui parle parfaitement le français, brave homme et dont les enfants, à son aveu, ne parlent

que l'anglais. Quant à son beau-frère, M. Hamel, ses premières hésitations, ses premiers embarras pour parler français se dissipèrent peu à peu, assez rapidement. Il paraissait se délecter à pouvoir français.

Nous remontâmes en voiture pour retourner à l'hôtel, puis à la gare.

Il était grand temps !

J'avais à peine mis le pied sur la plate-forme du wagon-lit que le convoi était en marche.

Pourtant, je n'avais pas trop embrassé... pour manquer mon train !

*
* *

Le même texte du journal qui m'avait inspiré les quelques observations qui précèdent comportait comme maxime de sauvegarde ce qui s'it :

“Nous ne devons pas perdre contact les uns des autres, sinon nous perdrons tout ce que nous avons gagné.”

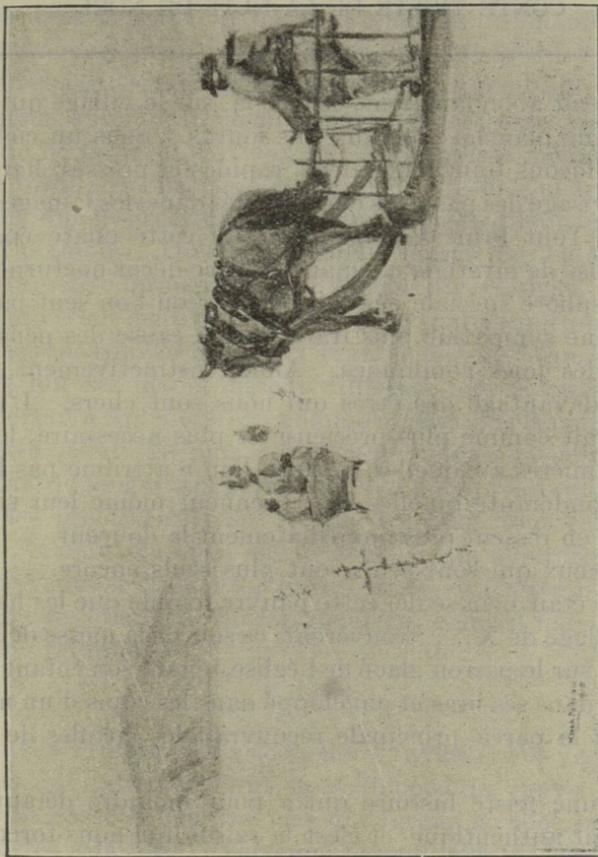
Parfait ! Convenons cependant que le danger auquel nous sommes exposés n'est pas moins menaçant qu'en 1760. Pourtant, *il faut grandir ou mourir*. Nous n'avons donc à négliger aucun de nos avantages si nous voulons grandir.

Est-ce que nous n'en négligeons pas?...

Voilà la question !



SCENE DU TERROIR CANADIEN



Le cultivateur canadien va souvent très loin chercher son bois de chauffage.
Ce tableau de M. Yvon Neilson nous en montre un, debout dans sa traîne allant au bois d'où il reviendra avec une charge de merisier...

Abandonnée !

CONTE TRISTE DE LA NUIT DE NOEL

Il neigeait abondamment, ce soir-là, sur le village qui se drapait dans une blanche robe aux plis lourds. Sous un ciel bas et obscur les flocons tourbillonnaient, rapides et pressés, flattant de leur vol le visage des passants emmitoufflés dans des lainages ou des fourrures. Tout bruit s'éteignait parmi cette ouate épaisse et quelque chose de mystérieux émanait de ce décor nocturne. C'était l'atmosphère spéciale des soirs de fête où l'on sent passer les effluves d'une sympathie plus fraternelle à cause des pensées, des émotions, des joies communes. Alors, instinctivement, l'on se rapproche davantage des êtres qui nous sont chers. L'intimité nous apparaît comme plus précieuse et plus nécessaire; les affections coutumières auxquelles, parfois, l'on n'attribue pas l'importance prépondérante qu'elles ont, prennent même leur signification et l'on en ressent plus immédiatement la douceur.

Alors ceux qui sont seuls sont plus seuls encore.

Et elle était bien seule, cette pauvre femme que les habitants du petit village de X... trouvèrent, ce soir de la messe de la Nativité, assise sur le perron glacé de l'église, tenant son enfant étroitement serré dans ses bras et enveloppé dans les coins d'un méchant châle, dont la partie principale recouvrait les épaules de la malheureuse.

C'est une triste histoire qui a pour moindre défaut d'être parfaitement authentique, et c'est la raison qui nous force de cacher le nom du village où elle s'est passée, voilà quelques années. Bien entendu, nous changeons les noms des personnages figurants.

Ces vieux avaient toujours été durs et exigeants, peu confiants et pas complimenteurs, bien qu'elle s'échinât à les satisfaire; mais vraiment, depuis que leur gas, leur Joseph, était mort emporté en quelques jours par une pneumonie, résultât d'un chaud et froid attrapé dans la forêt en bûchant du bois de chauffage, Amélie Trudeau n'en pouvait plus de souffrir auprès d'eux.

Son chagrin avait été grand, sincère, quand elle avait perdu son homme, après un an de mariage seulement; mais il s'aigrissait de la dureté de la part des vieux, de tant d'injuste méfiance, et de ce mépris insultant dont ils l'entouraient. Elle n'avait jamais été pour eux que la bru, que l'étrangère imposée à leur foyer par leur gas fou d'amour. Qu'elle travaillât comme une bête de somme sur cette petite ferme de colon, Amélie n'y trouvait rien à dire. Ceux qui vivent de la terre et de la forêt sont accoutumés à un travail sans repos qui les fait vieux avant le temps. Que son teint se hâlât et que ses mains fussent calleuses, que sa taille se voutât, qu'importait à Amélie, si son homme n'était plus là pour lui demander d'être belle! Et puis, ces filles de colons ont-elles le temps, vraiment, de songer aux parures? Le dur travail quotidien de la terre les prend entières. Amélie souffrait tout cela en brave femme. Ce qu'elle avait sur le cœur, ce qui alourdissait sa peine de jeune veuve, c'était ce ton insultant des vieux, quand ils s'adressaient à elle, quand ils lui lançaient ces regards haineux qui l'effrayaient presque.

* * *

Amélie Trudeau était orpheline et avait été élevée par un oncle dans une paroisse d'un comté du nord du "pays de Québec". Elle avait passé sa jeunesse sur une ferme, et elle aimait la terre et les bêtes à la folie. Devenue femme, elle fut prise du besoin d'aimer. Elle avait connu Joseph Dufour qui était venu, une année, visiter des parents dans le rang de la paroisse où était située la terre de son oncle. Ils s'étaient aimés et en étaient venus au mariage. Son oncle était pauvre et ne pouvait rien lui donner,

pas même son modeste trousseau, pas même la vache à lait obligatoire ou l'ameublement de chambre à coucher de rigueur dans les contrats de mariage entre fils et filles d'habitants sans biens.

Et les vieux Dufour s'étaient révoltés. Joseph avait voulu exiger et il leur avait fallu plier. Devant ce garçon qu'ils chérissaient, ils n'osèrent rien de mal contre la bru, mais avec quelle férocité ils la détestaient, elle qui n'avait rien, pas même une couchette de bois, rien que sa jeunesse, presque insultante pour eux, et un doux visage.

Elle se mit à travailler ferme sur la terre presque à moitié encore en *bois debout*, la brave petite femme. Il fallut toute l'énergie et l'attention de son mari pour l'empêcher de se tuer à la besogne. Il devait, des fois même, durement l'arracher à la peine.

Un soir, après quelques jours d'un repos forcé, Amélie donna naissance à un fils et les vieux connurent cette joie des aïeuls de presser dans leurs bras l'enfant de leur enfant. Ils l'adorèrent. De ce jour, la jeune mère leur devint indifférente et leur rancune sembla tomber. Amélie fut heureuse. Mais la fatalité vint vite mettre fin à ce bonheur. Joseph mourut. Amélie, au milieu de son chagrin, se mit à travailler davantage, comme pour s'étourdir; elle chercha le travail, comme on cherche l'ivresse dans les grandes douleurs. Puis, de retour du champ, des étables, de la grange, elle s'occupait de son fils. Elle fournissait à elle seule le travail de deux hommes. Mais elle ne put, hélas! contenter les vieux qui la rendaient, dans leur haine, responsable de la perte de leur garçon. Ils accueillèrent son travail de paroles injurieuses. Elle en était rendue, l'hiver au commencement duquel mourut son mari, jusqu'à charroyer le bois de chauffage de la forêt à la maison. Quand la malheureuse, le soir, faisait mine d'être fatiguée, le vieux disait :

“T'as qu'à travailler et t'taire; t'es rien de rien, icite, tu sais; ferme-toi”

Et Amélie souffrait en silence. A qui se plaindre, d'ailleurs? Il n'y avait que son fils et il était si petit. On la laissait manquer de tout; elle était à peine nourrie et à peine vêtue. Planait sur

elle la férocité paysanne déchaînée et sans frein. Et la vieille lui hurlait quelquefois: "T'es rien de rien, icite; t'as pas seulement à toi, c'que't'as su l'dos!"

*
* *

Vint le soir de la messe de minuit. La terre du père Dufour était située aux confins de la forêt, loin de l'église du village de X... Les vieux, las du travail du jour, ne voulurent pas atteler Fane, la vieille jument, lasse aussi de plusieurs voyages de bois faits dans la journée, pour descendre à la messe de la Nativité; ils iraient à celle du jour, le lendemain matin.

Amélie Trudeau, ce soir-là, s'alanguissait dans un désir de consolation religieuse et désirait ardemment aller confier à l'Enfant-Dieu naissant les peines de son cœur gonflé. Elle osa exprimer le désir d'aller à la messe de minuit. Les vieux refusèrent. Elle insista, et le vieux Dufour, dans sa colère, en vint à la frapper. Alors, Amélie Trudeau se révolta; elle en avait assez sur le cœur et elle cria:

"J'en ai assez; j'm'en vas! Oui, j'm'en vas d'icitte".

Le vieux, fou de rage, ouvrit la porte de la cuisine et dit:

"Où, va't'en!... T'es rien de rien, icitte... va't'en vite... T'as rien sur c'te terre-là; c'ta' moué, tout ça... T'es rien de rien, icitte..."

Et la vieille répéta:

"T'as pas même à toué' c'qu't'as su'l'dos, tu peux t'en aller, vas!... quêteuse!"

Mais alors Amélie ne faisant aucun cas de la porte ouverte, pénétra dans la pièce d'à côté de la cuisine où, dans un ber en bois blanc, dormait son enfant, le fils de son homme. Doucement, elle le prit et l'enveloppa d'une *couverte* de laine, puis sortit de la chambre et se dirigea vers la porte que le vieux tenait toujours grande ouverte.

Le vieux et la vieille devinrent blêmes.

“Où qu’tu vas, comme ça, avec l’p’tit?” demanda le vieux.

—“C’est à moi et je l’emmène; j’m’en vas travailler ailleurs pour gagner sa vie et la mienne. Partout ailleurs, ce s’ra moins dur qu’citté...”

Les vieux demeurèrent, devant les regards farouches qu’elle leur lança, tremblants, oppressés.

“Tu passeras pas,” cria le vieux, comme dans un spasme. Et il se jeta en travers de la porte qu’il ferma.

“J’passerai!” cria la jeune mère, tenant nerveusement entre ses bras son enfant; j’passerai; gardez-la vot’ terre, gardez-les vos bêtes! Moi, j’ai mon p’tit, qui est à moi, et j’le garde.”

Amélie Trudeau, le cœur rempli de trop d’amertume, ne sentit plus que le besoin éperdu de s’en aller loin de son martyr et de se venger de la haine acharnée de ces vieux. Malgré son petit toujours dans ses bras, elle se jeta sur le vieux qu’elle bouscula, ouvrit la porte, sortit et s’enfuit...

* * *

Et ce fut sur le perron de l’église du village qu’on la trouva. Quelques-uns la connaissaient et savaient ses souffrances; ils en eurent pitié. Ils le dirent aux autres qui compatirent à leur tour. Amélie Trudeau assista à la messe de minuit, tenant toujours étroitement serré contre elle son fils. Puis, après la messe, un cultivateur à l’aise du village l’amena chez lui. Elle lui apprit l’existence de son oncle du nord où, quelques jours plus tard, il la conduisit. L’oncle, apprenant son malheur, la recueillit avec son fils dans un transport de commisération.

Aujourd’hui, le fils d’Amélie Trudeau est élève du petit séminaire de C... Il se prépare à la prêtrise.

DAMASE POTVIN.

La Gazette de la Société

La chronique de la Société des Arts, Sciences et Lettres étant éteinte depuis dix-huit mois avec le TERROIR, nous ne croyons mieux faire, pour donner une idée d'ensemble des travaux de cette société, pendant la dernière année, que de publier le texte du rapport général du secrétaire-archiviste, M. Damase Potvin, présenté à l'assemblée générale, tenue le 17 décembre dernier, et qui constitue une fidèle chronique du travail de notre société, et aussi des angoisses qui ont assailli sa jeunesse et l'a forcé de suspendre certains de ses travaux, comme la publication du *Terroir*. Voici le rapport de M. Potvin :

RAPPORT GENERAL DU SECRETAIRE DE LA SOCIETE DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUEBEC POUR L'ANNEE 1920-21.

(QUATRIEME RAPPORT)

Monsieur le Président :

Suivant les pays, suivant les conditions, la classe à laquelle nous appartenons, nous avons éprouvé plus ou moins fortement les rigueurs de la crise universelle, conséquence de la guerre. Cette crise ne s'est pas manifestée d'une façon uniforme; elle a atteint avec une intensité variable, les pays, les classes, les industries. Il en fut d'infiniment plus malheureux que d'autres; il en fut qui ont souffert de la faim et du froid. Mais partout la vie a renchéri; partout l'on s'est plaint et l'on se plaint encore; partout les relations commerciales, qui sont la base de la vie universelle, sont devenues difficiles et la situation financière, en maints pays, frise la banqueroute.

Au cours de la guerre, alors que l'activité des nations belligérantes était concentrée tout entière sur la poursuite des hostilités et ce qui s'ensuit, dans tous les domaines économiques, on a vu naître et grandir les maux dont l'immensité nous est apparue surtout après l'armistice. La guerre finie, en effet, l'on réalisa l'évidence des ruines. L'on comprit que la crise était universelle et que seul le degré d'intensité variait. Le monde civilisé a paru se diviser en deux groupes: celui des nations qui ont peu souffert de la guerre, qui sont restées en dehors du théâtre des opérations ou confinées dans leur neutralité, celui des nations atteintes plus ou moins profondément, soit au cours des hostilités, soit par l'effondrement qui a suivi la défaite.

Notre Canada s'est trouvé dans le premier groupe et si, plus particulièrement, notre petite patrie de Québec a moins souffert que les autres portions des

pays alliés, grâce à une bonne et sage administration, nous n'avons pas même plus ou moins indirectement subi le contre-coup de cette crise universelle prolongée. Les plus puissantes comme les plus humbles institutions financières, économiques, commerciales, sociales, philanthropiques et artistiques ont eu à souffrir, à des degrés divers, de la perturbation mondiale.

Monsieur le président, vous voudrez bien me pardonner ce préambule quelque peu grandiloquent et qui semblerait plutôt l'exorde d'un rapport de sous-comité d'une conférence diplomatique internationale; mais en toute chose aujourd'hui il faut un peu sacrifier à l'emphase du siècle, et comme l'on a accoutumé de charger la guerre et l'après-guerre de tous les maux de l'Univers, depuis l'augmentation des prix des boutons de guêtres jusqu'à la grande grève, je voulais simplement faire pressentir la cause initiale d'un déclin, heureusement temporaire, dans l'activité de notre humble Société des Arts, Sciences et Lettres.

L'aube de l'année qui finit ne fut pas des plus souriantes et l'on ne vit pas les classiques doigts de rose entr'ouvrir les rideaux de la quatrième année de l'existence de notre Société. Des brouillards s'étendirent, opaques et opiniâtres, sur les premiers mois et il vint un moment où nous désespérions voir le jour où reparaitrait le soleil. Quelques rayons percèrent cependant, à deux reprises, qui vinrent réchauffer quelque peu, en particulier, le cœur de notre trésorier; ils brillèrent d'un éclat réjouissant au fond de son coffre-fort; mais ils furent de bien courte durée et, l'instant d'après, un nuage qu'en langage astrologique on appelle un Cumulus, mais que les astronomes de la finance nomment généralement Banque-route, apparut au fond de notre horizon; et alors, pendant la plus grande partie de l'année, plus le moindre rayon ne vint éclairer même d'un sourire la figure inquiète du trésorier.

La situation n'était toutefois pas désespérée; la confiance ne mourut pas tout à fait dans l'âme de nos administrateurs et, au creux des sillons que nous avons tracés voilà quatre ans dans ce domaine que nous rêvions d'exploiter, l'on vit constamment poindre, mais à l'état lancinant comme en temps de sécheresse dans les prés, la petite tête verte de cette plante vivace et tenace qui est l'Espoir. Peu après vint la bonne pluie rafraîchissante entremêlée de soleil et la petite plante prit plus fortement racine. Elle grandit avec célérité, se couvrit de feuilles et même de fleurs au point qu'aujourd'hui, sans trop de témérité, dans le champ des ambitions de ceux qui l'ont cultivée, on peut croire qu'elle est assez forte pour braver désormais les intempéries.

Mais avant de m'avancer dans l'explication et les commentaires de cette parabole météorologique peut-être plus énigmatique qu'il ne l'est généralement permis à une parabole, qu'il me soit permis, Monsieur le Président, de m'arrêter un instant et de m'incliner avec vous et avec Messieurs les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, sur une tombe que nous avons fermée pendant l'année :

“Elle est permanente et active” disait Maxime Du Camp, à l’occasion de la mort d’un de ses amis, “cette délivrance qui enlève l’homme à la terre tout en le laissant dans le cœur de ses amis; c’est là qu’est le véritable cimetière et nous finissons par n’être plus que des nécropoles où nous nous entretenons avec ceux que l’on n’aperçoit plus. Les morts s’y pressent, mais il y a toujours de la place. Le souvenir est hospitalier et il ne repousse personne. Il n’y a pas de fosse commune. Chacun a sa tombe particulière; les chers morts en sortent souvent; ils secouent leur linceul et nous parlent. Qui donc es-tu, toi qui m’appelles?...”

Et celui-là qui nous appelle, ce soir, Monsieur le Président, c’est Joseph Patry, trésorier de notre société, qui, le 20 mai dernier, s’endormait paisiblement de l’éternel sommeil après une longue et pénible maladie soufferte avec la plus admirable résignation. Depuis la fondation de notre société, c’était le premier de nos membres que Dieu appelait à lui; il était notre trésorier depuis nos débuts et il s’en est allé d’où l’on ne revient pas précisément au moment où ce gros nuage noir et sinistre dont je viens de parler passait au-dessus de nos têtes. Des esprits superstitieux auraient pu voir dans cette lugubre coïncidence, un présage mauvais. Mais il faut plutôt croire que l’âme de Joseph Patry veillait sur l’œuvre dont il fut l’un des premiers artisans, car c’est quelques semaines après sa mort que notre Société, sous l’effet d’un bienfaisant stimulant, sortait de son inquiétante léthargie. Joseph Patry a laissé la réputation d’un honnête homme, d’un bon citoyen et d’un modèle d’époux et de père de famille. De plus, il nous a légué la mémoire d’un excellent camarade, d’un homme d’esprit et de culture, d’un bon garçon enfin selon la véritable acception du mot. Encore une fois, inclinons-nous, un instant, sur sa tombe et donnons-lui, selon l’expression de notre poète national, Octave Crémazie, “l’aumône d’une larme et d’une prière.”

Qu’il me soit maintenant permis, Monsieur le Président, d’en venir,—et je crois que ce n’est pas trop tôt,—aux détails des opérations de l’année, qui expliqueront les grandes lignes peut-être trop allégoriquement tracées.

Je ne voudrais pas empiéter sur le terrain de notre trésorier temporaire en rappelant que lors de notre dernière assemblée générale, le 4 décembre 1920, la colonne de l’actif de nos livres montrait un zéro de respectable dimension tandis qu’apparaissait au passif le chiffre trop imposant d’à peu près \$700.00. Et il n’y avait pas devant nous la moindre perspective, en dehors de la souscription des membres, de prélever le plus infime revenu. La publication du TERROIR était, en outre, suspendue depuis au-delà de six mois et nous n’entrevoions aucun moyen de la reprendre. Quelques membres désertaient et la propagande était morte; ceux qui partaient n’étaient pas remplacés. Comme on le voit, la situation était plutôt sombre. Quelques membres du Conseil d’Administration toutefois ne perdirent pas courage et se mirent résolument à l’œuvre au moins pour côtoyer sans accident fatal le gouffre béant de la banqueroute.

Et il est de mon devoir d’archiviste de la Société de signaler, ici, le travail incessant et opiniâtre, tout de dévouement et de désintéressement, de deux membres

du Conseil Exécutif: M. Georges Morisset, secrétaire correspondant, et M. G.-E. Marquis, trésorier, deux de nos anciens présidents qui se sont prodigués avec un dévouement inlassable pour la survivance de notre société; et il n'y a pas d'exagératin à dire que c'est au travail et au zèle de ces deux collègues que nous devons la survivance de notre société et même le regain de vie qu'elle a pris en ces derniers temps. Les manifestations que nous enregistrons ci-après et qui furent les éléments de notre vie pendant l'année qui finit, ont été presque exclusivement les résultats de leur travail.

Le 26 décembre, 1920, la Société donnait, à l'Auditorium, en matinée et en soirée, une soirée dite "Veillée du Bon Vieux Temps," avec le concours de l'Union Dramatique de Québec, et de quelques artistes locaux. Chacune des représentations de cette soirée remporta un succès. La salle de l'Auditorium était archicomble. Résultat : quelques centaines de piastres de surplus. C'était une première lueur dans la nuit où nous nous débattions. Le courage renaissait et nous nous mîmes sans tarder à l'organisation d'une autre soirée dans l'espoir de boucler quelques autres trous.

Cette deuxième manifestation fut de toute autre nature mais n'en fut pas moins couronnée d'un nouveau succès. Ce fut un grand concert qui eut lieu à l'Auditorium, le 10 avril, et où se firent entendre notre brillante pianiste québécoise Madame Berthe Roy, et le fameux tenor canadien Paul Dufault, M. Ed. Trudel étant au piano d'accompagnement. Salle comble : résultat : quelques autres centaines de piastres dans le coffre-fort du trésorier. L'on put ainsi satisfaire quelques autres exigences créancières. Mais il y avait encore des vides. Hélas! le succès n'appelle pas toujours le succès pas plus que l'abîme n'appelle invariablement l'abîme, n'en déplaise à la Sagesse des Nations et au poète latin auteur de l'"*abyssus abyssum invocat*."

Un peu plus d'un mois après le concert Roy-Dufault, la Société des Arts, Sciences et Lettres, le 22 mai, donnait à l'Auditorium, en matinée et en soirée un nouveau concert où apparaissaient les deux grands chanteurs folkloristes, Melle Loraine Weyman et M. Charles Marchand. Malgré la renommée de ces deux artistes, ce troisième concert fut presque un désastre. Le beau temps printanier qui mettait en fête les rues et surtout la Terrasse, nous fut fatal. Bref ! nous perdîmes une partie des revenus des deux concerts précédents. Tout n'était pas à recommencer, mais ce nuage survenu à la fin de la saison artistique compromettait notre moisson. C'est donc encore avec un déficit assez respectable que nous entrâmes dans la saison morte aux manifestations artistiques parceque trop vivante aux spectacles de la nature.

Mais avant de relater les opérations de la fin de l'année, permettez-moi de rappeler quelques autres manifestations qui marquèrent la première partie de la saison.

Le 26 janvier, la Société donnait, en la salle du recorder, à l'Hôtel de Ville, un concert-causerie qui fut couronné d'un grand succès. M. R.-A. Benoit, secré-

taire particulier du premier ministre de la province, et membre de notre société, donnait une conférence intitulée "Au Pays du Soleil". La partie musicale de cette soirée était remplie par Melle Edith L'Heureux, pianiste, élève de M. Arthur Bernier, et Mesdemoiselles Turcotte, pianistes, L'hon. L.-A. Taschereau était à cette occasion l'invité d'honneur de la Société.

Le 8 avril, autre concert-conférence à l'Hôtel de Ville. Nouveau succès. M. Avila Bédard, directeur de l'Ecole Forestière Provinciale, était le conférencier de la circonstance; il traita de l'influence des forêts sur les développements des pays. La partie musicale de la soirée était fournie par M. Rosaire Valin, ténor, qui avait, pour accompagnatrice, Melle Thérèse Bernier.

Sautons par dessus l'été, qui marque un espace béant dans nos opérations, pour continuer l'énumération de nos soirées. Deux de ces dernières ont eu lieu depuis la reprise de nos travaux à la fin de septembre. Le présent rapport devant s'arrêter au 1er décembre courant, je ne puis mentionner la dernière, celle du 16, qui fera partie du bilan de l'année prochaine.

Le premier des deux concerts-conférences donc eut lieu le 13 octobre dernier avec, comme conférencier, M. Joseph Dumais qui avait pris pour sujet: le parler de chez nous. Melle Marie-Paule Larivière, pianiste, élève de Madame Berthe Roy, et Melle Cécile Desaulniers, cantatrice, sont les deux artistes de la circonstance, avec Melle May Légaré au piano d'accompagnement. On refuse plusieurs centaines de personnes. L'hôte d'honneur de la Société était M. J.-B. Morissette, président de la Commission Scolaire de Québec.

Enfin, le 23 novembre dernier, nous donnions une autre manifestation du même genre. Succès monstre, surtout au point de vue de l'assistance, et nous sommes obligés de refuser autant de monde qu'en contient la salle. Melle Georgiana Lefaiivre—Ginevra—rédactrice de la page féminine du Soleil, donne une conférence sur le suffrage féminin, et Madame L. A. Taschereau, épouse du premier ministre, est l'invitée d'honneur de la Société. Au programme de la partie musicale apparaissent les noms de Melle Fernande Coulombe, élève de M. Henri Gagnon, et de Melle Hermine Hudon, cantatrice, avec, au piano d'accompagnement, Mme C. Johnson.

Comme on peut le voir, cette année a été variée; le travail n'a pas manqué et les émotions non plus. Il eût été naturel de nous attendre à voir tant d'efforts couronnés de plus de succès, particulièrement du côté financier. Mais d'autre part, les succès artistiques qui ont marqué chacune de nos manifestations eurent pour effet d'alimenter chez nos officiers la persévérance et de fortifier le courage dans leur cœur. Ici, cette fois, je suis près de donner raison au poète latin: *Labor Improbis Omnia Vincit*. Une aube nouvelle va se lever.

Après maintes démarches, de nombreuses lettres, plusieurs entrevues, enfin, après un travail constant qui a duré près d'une année, les officiers du Comité de Régie de la Société des Arts, Sciences et Lettres, apprenent, un jour du mois d'oc-

tobre dernier, qu'un ordre en conseil venait d'être signé par le lieutenant-gouverneur, accordant à notre société une somme de \$500.00 de la part du gouvernement de cette province. C'était le rayon de soleil que nous avons entrevu filtrer tantôt; il réchauffa comme un vin généreux le cœur de notre trésorier temporaire. Nous ne naviguions pas encore sur le Pactole, mais notre barque était à flot.

D'autant plus que quelques semaines auparavant nous avions entrepris une campagne de recrutement, qui fut couronnée du plus complet succès. D'une cinquantaine de membres que nous étions en septembre dernier, nous comptons à l'heure qu'il est sur nos listes exactement 112 membres. Et tout nous porte à croire que nous serons cent-cinquante dans quelques semaines.

Ce résultat était dû, en bonne partie, au travail de M. François Deschênes, que le conseil d'administration nommait, à la fin de septembre dernier, en qualité de représentant de notre société ou plus particulièrement notre agent d'affaires. Il me plaît de signaler que M. Deschênes s'est acquitté de ces diverses fonctions avec un zèle et un dévouement qui ne peuvent laisser aucun équivoque.

Nous décidâmes alors de célébrer d'une façon spéciale ces joyeux événements et nous résolûmes de mettre en pratique un article de notre programme qui avait été, jusqu'à présent, faute de moyens nécessaires, lettre morte. Je veux parler des concerts-boucane. La première manifestation de cette nature a eu lieu, le 19 novembre dernier, dans la Salle des Palmes, au Château Frontenac. Nous avions pour l'occasion, le concours de M. Charles Marchand, chanteur folkloriste, et de M. Joseph Dumais, diseur et professeur de diction. La soirée, au témoignage unanime de tous ceux qui y prirent part, fut charmante; et ce témoignage maintes fois exprimé depuis nous a fortifié dans la résolution que nous avons prise de :écidiver.

Et maintenant, quels sont nos projets pour l'avenir? Que l'on se rassure, je serai court sur ce sujet, ne me bornant qu'à esquisser les grands lignes de notre programme. Comme l'on sait, l'homme propose et Dieu dispose, et rien ne sert, à mon sens, de gloser bien longtemps sur des projets dont un rien peut démantibuler tout l'échaffaudage, demain.

Et puis, ces projets d'avenir sont toujours, semble-t-il, un peu exaltés; mais, n'importe, rappelons-nous qu'un grain d'exaltation ne nuit pas à ceux qui pour toucher au but doivent secouer l'indifférence, vaincre l'égoïsme, réveiller les courages et les générosités.

Qu'il me soit d'abord permis d'annoncer l'heureuse nouvelle de la résurrection de notre *Terroir* qui, après un sommeil léthargique inquiétant de dix-huit mois, fera sa réapparition à la fin du mois courant. Ce prochain numéro, qui paraîtra, croyons-nous, quelques jours avant le Jour de l'An, sera, nous en avons la prétention, de précieuses étrennes que le Comité de Régie fera aux membres de la société comme aussi aux patients abonnés de notre revue, qui, avec un calme digne de tous les éloges, ont attendu la réalisation de la promesse que nous leur avons faite de continuer, en des jours meilleurs, la publication du *Terroir*.

Il y a quelques semaines, une société anonyme, le "*Terroir Enregistré*", nous soumettait un contrat par lequel elle s'engageait, moyennant certaines conditions, à continuer, à ses risques et périls, la publication du *Terroir*, qui resterait organe exclusif de notre société, rédigée entièrement par elle. Pendant trois séances consécutives, le conseil d'administration a étudié et discuté chacune des clauses de ce contrat, l'a modifié en faveur de la Société et, finalement, l'a accepté, laissant à l'assemblée générale le soin de lui donner sa pleine vertu en le ratifiant.

Nous aurons, au cours de l'hiver, plusieurs grandes soirées publiques dont la première a été fixée au mois de janvier prochain et qui sera un concert en même temps que la représentation d'une opérette inédite. Mais inutile de donner les détails de cette manifestation que ne doit pas comprendre, du reste, le cadre modeste et limité de ce rapport.

Comme je l'ai indiqué, il y a un instant, nous voulons organiser quelques autres concerts-boucanes et aussi deux ou trois dîners-causeries, qui fourniront l'occasion à tous les membres de notre société de se réunir en de joyeuses agapes, de se connaître et de fraterniser.

Nous avons aussi également l'intention de continuer la série de nos séances d'étude du samedi. Ces séances ont eu un grand succès en l'année 1919-20. A cette fin, nous convoquons tous les membres de la société à l'une de nos séances ordinaires du samedi soir. L'un de nous a été désigné d'avance pour faire une causerie sur un sujet indiqué. Après cette causerie, qui dure vingt minutes, il y a discussion générale sur le sujet traité. En 1919-20, nous avons eu sept de ces causeries.

Enfin, nous avons pris toutes les mesures nécessaires pour continuer la série déjà longue de nos concerts-conférences à l'Hôtel de Ville. Jusqu'à présent, ce fut le côté de notre programme où l'activité de notre société s'est le plus amplement déployée. Mais ce ne fut pas le plus lucratif. Nous estimons cependant que le succès de chacune de ces manifestations littéraires et artistiques a récompensé les sacrifices de travail et d'argent qu'elles nous ont coûtés. On concevra, en effet, que l'organisation de ces soirées nécessite bien des démarches de la part de ceux des officiers qui l'entreprennent et aussi certaines sommes d'argent qui sont des dépenses nettes sans la perspective de la moindre recette. Chacun de ces soirées nous coûte, en moyenne, une vingtaine de dollars. C'est peu, dira-t-on peut-être; mais le trésorier, qui n'a pas même la consolation d'attacher les deux bouts à la fin de l'année, trouve, au contraire, non sans raison, que c'est beaucoup. N'importe, la Société des Arts, Sciences et Lettres y trouve son compte, puisque l'un de ses objets étant d'encourager les arts, les sciences et les lettres de chez nous, ces concerts-conférences lui fournissent l'occasion de découvrir des talents nouveaux, aussi bien dans l'art de la composition littéraire et de la diction que dans l'art musical et du chant, de les produire devant le public amateur des choses de l'art et d'en faire, partant, bénéficier, en même temps, ce dernier.

Monsieur le Président, voilà, en lignes très modestes, le bilan de la Société des Arts, Sciences et Lettres pour l'année qui se termine aujourd'hui. Vous aurez, je l'espère, la descendance d'excuser le travail imparfait où j'ai tenté de l'exposer; mais, je vous demanderai, par contre, de ne pas mettre en suspicion sa sincérité. Je me suis efforcé, en toute franchise, de rappeler les hauts et les bas de notre existence depuis un an, de dire nos déboires et mes espoirs, d'énumérer nos œuvres et d'exprimer nos projets d'avenir. Aux membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres maintenant réunis en assemblée plénière, d'exprimer ou leur satisfaction ou leur blâme en même temps que les suggestions qu'ils croiraient nécessaires pour le bien général de notre société. Au reste, dès la présente séance, ils auront à se prononcer sur certaines questions que l'Exécutif soumettra à leur examen et que leur a fait déjà entrevoir le feuilletton du jour.

En terminant, Monsieur le Président, permettez-moi de mettre tout le doigt dont je suis capable pour toucher la note optimiste. La Société des Arts, Sciences et Lettres—qui s'appellera, désormais, la Société du Terroir, si vous, messieurs les membres y consentez—a vu ses mauvais jours. Comme toutes les institutions de sa nature, elle avait une côte à gravir; elle est, à l'heure qu'il est, croyons-nous, pas loin du sommet et elle n'a plus maintenant qu'à suivre sa voie sans trop de fatigues ni de difficultés. Mais, sur les hauteurs comme dans la plaine, il n'est pas prudent de s'arrêter trop longtemps pour contempler le paysage, se féliciter de ses efforts, se coucher pour le repos, et dans des buissons de lauriers, y dormir. Il y a les dangers des hauteurs comme il y a ceux de la plaine. Venant des combes voisines, des souffles délétères ou trop froids passent, qui peuvent engourdir et paralyser. Il nous faut donc marcher, agir sans cesse, nous remuer, pour atteindre un poste toujours plus sûr et plus confortable. Mais à la hauteur relative où nous sommes déjà parvenus, il est permis de faire halte un instant pour jeter un coup d'œil devant et derrière nous, pour respirer à pleine bouche et à plein cœur. Nous avons assisté, au long de la montée, au combat des rayons et des ombres. Il y eut d'abord des lueurs timides dont plusieurs s'émoussèrent sur un fond uniformément brumeux; mais on sentait que notre astre avait assez de force dans sa jeunesse pour livrer bataille aux vapeurs accumulées à l'horizon. Ce furent, ensuite, des flammes peu vives, d'une teinte pâle que le regard pouvait affronter. Puis des rayons piquèrent droit au zénith et, aussitôt, dans les brouillards, s'ouvrirent de belles voies de lumière dans des espaces bleus. Bientôt, les vapeurs, pressées, poussées, bousculées, battirent en retraite sous des jets de rayons jaillis du globe en pleine ascension.

Et nous en sommes là. Montons plus haut et nous assisterons probablement aux exploits de notre astre inondant de clartés rutilantes les vastes campagnes de l'azur conquise. . .

Monsieur le Président, dans l'humble champ où nous travaillons, faisons eu sorte, par notre activité et notre opiniâtreté, d'être, dans la phalange des audacieux, parmi les conquérants de l'azur.

* *
*

Le 17 décembre dernier, la Société des Arts, Sciences et Lettres tenait son assemblée générale annuelle, au cours de laquelle elle faisait l'élection de ses nouveaux officiers. Voici quel fut le résultat du scrutin :

Président : M. G.-C. Piché, chef du Service Forestier de la province de Québec ;

Le vice président : M. Avila Bédard, directeur de l'Ecole Forestière de Québec ;

2e vice-président : M. Jos.-S. Blais, inspecteur général de la Banque Nationale ;

Secrétaire-archiviste : M. Damase Potvin, journaliste, de la rédaction du "Soleil", réélu ;

Secrétaire-Correspondant : M. Geo. Morisset, secrétaire général de la Commission de l'Exposition Provinciale, réélu ;

Trésorier : M. G.-E. Marquis, chef du bureau des Statistiques de la province de Québec ;

L'on a aussi choisi au scrutin, ceux qui font partie des trois comités permanents de la Société qui se composent comme suit :

Comité d'Etude : M.M. R.-A. Benoit, Oscar Boulanger, Ant. Rivard, Aug. Choquette, Jules-S. Lesage, Geo. Maheu, Joseph Dumais ;

Comité de Propagande : M.M. Henri Gagnon, Ant. Langlais, Valmore Gratton, Aurèle Leclerc, Dr Alf. Morisset, Laetare Roy, Ev. Brassard ;

Comité d'Initiative et Réception : M.M. Alonzo Cinq-Mars, Fernand Choquette, Raoul Dionne, Antonio Lesage, Placide Morency, Henri Talbot, Robert Taschereau.

Les membres de ces divers comités seront appelés, dans quelques jours, à élire leur président et leur secrétaire respectif.

La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec compte à l'heure qu'il est, exactement 124 membres. Nous sommes heureux d'en publier la liste que nous donnons par ordre alphabétique :

Auger, Lorenzo,
Audet, Eugène-G.,

Belleau, Neuville,
Bailleul, Jean
Barry, Eugène,
Beaulieu, Emile,
Bédard, Avila,
Bélanger, Roméo,

Architecte.
Ass. Gér. de Banque Nationale,

Banquier.
Statuaire.
L.-A. CGA., Comptable.
Dentiste.
Ingénieur Forestier.
Comptable.

Belleau, Noel,
 Bellerive, Georges,
 Benoit, R.-A.
 Blais, J.-S.
 Boisvert, J.-H.,
 Bouchard, Georges,
 Boulanger, Oscar,
 Brassard, Evariste,
 Bernier, Henri,

Cid, C.-J.,
 Caouette, J.-B.,
 Cannon, L.-A., C.R., M.P.P.,
 Caron, l'abbé, I.,
 Caron, J.-Eugène,
 Choquette, Hon. Aug.,
 Choquette, Fernand,
 Cinq-Mars, Alonzo,
 Colette, Henri,
 Coulombe, Horace,
 Choquette, Auguste.

Dion, Alp., Dr.,
 Delâge, l'hon. Cyr. F.,
 Deschênes, Dr Elzéar,
 DesRivières, Eugène,
 DesRivières, Léon,
 DesRivières, Henri,
 Desjardins, Jos.,
 Dionne, Raoul,
 Dupré, Maurice,
 Duquet, Georges,
 Dussault, J.-O.,
 Dumais, Jos.,
 Duquet, Arthur,

Falardeau, P.-C.,
 Filiol, Jacques,
 Fillion, J.-A.,
 Fortier, J.-H.,
 Fortin, J.-Edouard,
 Fortin, Florian,

Avocat.
 Avocat.
 Sec. du Premier Ministre.
 Sur. Succ. de la Banque Nationale.
 Notaire.
 Professeur, Ste-Anne de la Pocatière.
 Avocat.
 Aviseur Légal, Palais Législatif.
 Avocat.

Négociant.
 Conservateur des Archives.
 Avocat.
 Missionnaire Colonisateur.
 Insp. d'assur. du Gouvernement.
 Juge.
 Avocat.
 Journaliste.
 Gérant, Banque d'Hochelega,
 Manufacturier.
 Employé Civil.

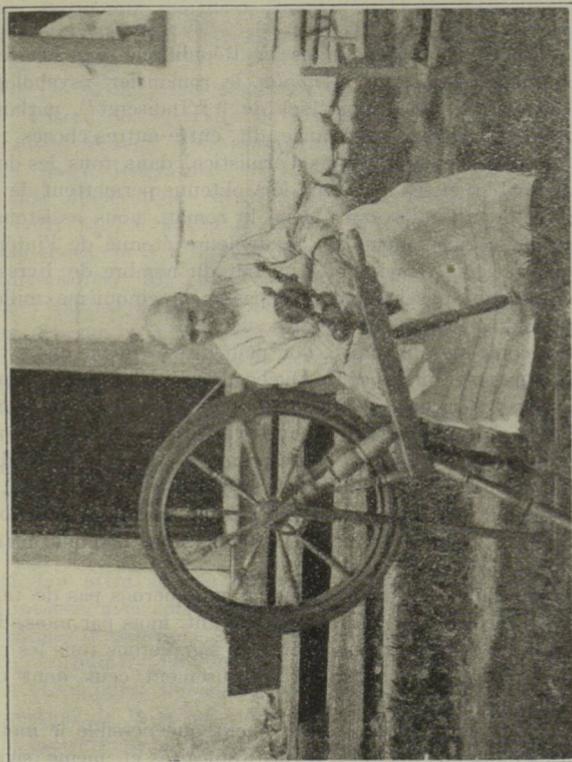
Dentiste.
 Sur. de l'Instruction Publique.
 Sous-ministre des Terres & Forêts.
 Recorder.
 Gér. L.-G. Beaubien & Cie.
 Gér. Banque de Montréal.
 Bibliothécaire.
 Agent de Manufacturiers.
 Avocat.
 Artiste-peintre.
 Médecin.
 Professeur de diction.
 Négociant.

Négociant.
 Professeur.
 Négociant.
 Industriel.
 Journaliste, Beauceville.
 Gérant de l'"Evénement".

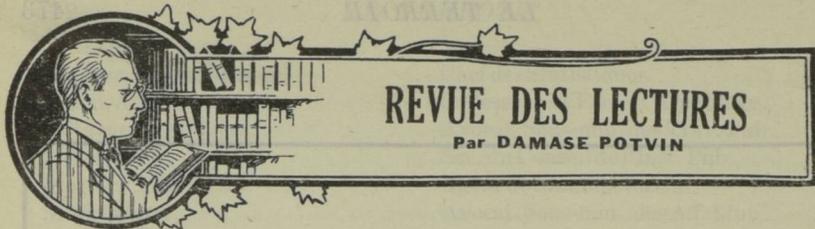
Gouin, L.-M.,	Avocat.
Gagné, Edouard,	Imprimeur-relieur.
Gagnon, Henri,	Directeur du "Soleil".
Gagnon, Onésime,	Avocat.
Galipeault, Hon. Antonin, C.R.,	Ministre des Travaux Publics,
Gauthier, F.-A.,	Gér. Banque Nationale,
Gauvin, Jules,	Négociant.
Giroux, L.-A.,	Avocat, Sweetsburg, Missisquoi.
Garneau, J.-B.,	Employé Civil.
Gratton, Valmore,	Employé Civil.
Gaudreau, S.,	Dentiste.
Gagnon, Adhémar,	Négociant.
Hébert, Joseph-C.,	Notaire, Montmagny.
Langevin, C.-A.,	Gér. du Trafic des Voyageurs, C.P.R.
Lesage, J.-A.,	Manufacturier.
Lemieux, M.-A., C.R.,	Avocat.
Langlais, Ant.,	Avocat.
Letourneau, Armand,	Employé Civil.
Labrecque, Adolphe,	Notaire.
Langlais, Roméo,	Avocat.
Langlois, Arthur,	Dentiste.
Lapointe, Hon. Ernest, C.R.,	Ministre de la Marine à Ottawa.
Larue, J.-Arthur,	Comptable.
Lavoie, J.-H.,	Chef du Service d'Horticulture.
Lavoie, Napoléon,	Gér. Gén. Banque Nationale.
Leclerc, Aurèle, M.P.P.,	Notaire.
Lemieux, Jos. E.,	Négociant.
Lemoine, Edmond,	Artiste-peintre.
Lemont, Arthur,	Journaliste.
Lesage, Antoni,	Gér. des Prévoyants du Canada.
Lesage, Jules,	Homme de lettres.
Létourneau, Louis, M.P.P.,	Industriel.
Lockwell, C.-J.,	Courtier.
Levasseur, Théo.,	Sec. de la Chambre de Commerce.
Levesque, Jos.,	Voyageur de Commerce.
Migneault, J.-E.,	Optométriste.
Magnan, C.-J.,	Insp. Gén. Ecoles Cath. de la Prov.
Maheu, Georges,	Entomologiste.
Marier, J.-Arthur,	Industriel.

Marquis, Georges-Émile.	Chef des Statistiques.
Mercil, Alfred,	Professeur à l'École d'Arpentage.
Métayer, J.-Alphonse,	Avocat, Sous-min. des Trav. Pub.,
Miller, J.-N.,	Sec. du Conseil de l'Inst. Pub.,
Morency, Placide,	Agent de Manufacturiers.
Morin, Oscar,	Avocat, Sous-min., des Aff. Mun.
Morisset, Alfred,	Greffier du Conseil Exécutif.
Morisset, Georges,	Publiciste.
Morissette, J.-B.,	Courtier d'assurance.
Masson, Irénée,	Journaliste.
Paquet, J.-Arthur,	Comptable.
Paquet, Théo.,	Avocat.
Paradis Hon. Philippe-J.,	Industriel.
Picard, Arthur,	Industriel.
Piché, G.-C.,	Chef du Service Forestier.
Potvin, Damase,	Journaliste.
Pouliot, Henri,	Notaire.
Pouliot, Jos.,	Négociant.
Roy, Ernest, C.R.	Avocat.
Roy, Lactare,	Avocat.
Rivard, Antoine,	Avocat.
Savard, Jos.,	Négociant.
Samson, Jos.	Maire de Québec, Négociant.
Savoie, Narcisse,	Sec. du Ministère d'Agriculture.
Simard, Arthur,	Notaire.
Savard, Adjutor,	Sec. du Secrétaire de la Province,
Taschereau, Alleyn,	Avocat.
Talbot, Henri,	Employé Civil.
Tanguay, Edouard,	Manufacturier.
Tanguay, Georges-Émile,	Architecte.
Taschereau, André,	Avocat.
Taschereau, Robert,	Avocat.
Tessier, Cyrille,	Notaire.
Thériault, J.-R.,	Artiste-peintre.
Thivierge, J.-B.-A.,	Négociant.
Thomas, Jean,	Professeur.
Tessier, Jos.-R.,	Banquier.
Vallée, Ivan,	Ingénieur Civil.

SUR NOS FERMES CANADIENNES



Scène que l'on peut voir tous les jours dans nos campagnes. La vieille grand'mère, profitant du beau temps, a installé son rouet près du solage de la maison, et file la bonne laine d'habitant.



Dans les "Voyages en zigzags dans la République des Lettres", que publient, depuis quelque temps, *les Annales*, le romancier psychologue, M. Edmond Sée, l'auteur de "La Brebis" et de "L'Indiscret", parlant de la situation littéraire d'aujourd'hui, en France, dit, entre autres choses :

"Je trouve qu'il se déploie, depuis l'armistice, dans tous les domaines, une activité considérable, et les résultats déjà obtenus permettent de se montrer très optimiste, quant à l'avenir. Dans le roman, nous assistons à une magnifique floraison, si riche même qu'on demeure étonné de l'intérêt avec lequel le public suit le mouvement, et stupéfait du nombre de livres remarquables et différents qui parviennent à dépasser le cinquième mille. Les grandes librairies comme les petites ont des succès."

"Si parva licet componere magnis", l'on peut dire la même chose du mouvement littéraire dans notre province de Québec, depuis l'armistice également. Les "nouveaux parus" s'évalent, chaque jour, plus nombreux dans les montres de nos librairies et la production est aussi variée qu'abondante. Nous nous réjouissons sincèrement de cet état de choses, tout en craignant cependant que parmi cette fièvre productive le qualitatif soit noyé dans le quantitatif.

Il serait intéressant de faire une revue bibliographique de tous les ouvrages canadiens parus depuis, disons, deux ans. Le temps nous manque, malheureusement, pour dresser cette revue.

A partir d'aujourd'hui, cependant, nous ne manquerons pas de tenir bien scrupuleusement les lecteurs du Terroir au courant, mois par mois, de notre mouvement littéraire. En même temps que nous signalerons tous les ouvrages parus pendant le mois, nous analyserons copieusement ceux dont on nous aura fait parvenir deux exemplaires.

Nous suivrons, en outre, aussi attentivement que possible le mouvement des idées exprimées dans nos quelques revues françaises et même signalerons les articles de la presse quotidienne et hebdomadaire, qui en vauront la peine.

Enfin, nous tâcherons de ne rien laisser passer inaperçu de ce qui surviendra dans notre petite république des Lettres, du côté des auteurs comme du côté des ouvrages, quels qu'ils soient.

* *
*

Dans le numéro de décembre de la vieille et respectable REVUE CANADIENNE M. le chanoine Emile Chartier, de "l'Académie Canadienne", commence une étude de la littérature canadienne-française. Il explique que ce qu'il entend par littérature canadienne-française "doit comprendre l'ensemble des ouvrages écrits par des Canadiens français de naissance ou d'adoption, où s'expriment des idées portant sur des sujets canadiens ou étrangers, mais parés d'images et de sentiments canadiens-français". Donc, un volume n'est pas canadien parce qu'il parle du Canada, pas plus qu'il ne l'est parce qu'on l'a écrit ou publié au Canada.

L'auteur de l'article, dans son étude, se propose de répondre à cette double question: "Quand nos écrivains ont-ils commencé de traduire notre âme et comment ont-ils réussi?" Il abordera le problème du caractère et des origines de notre littérature.

Le même numéro de cette revue nous apporte un écho d'une petite discussion entre M. l'abbé Elie-J. Auclair, directeur de la revue, et M. Antonio Perrault, collaborateur à L'ACTION FRANÇAISE. Il s'agit de la célébration des grands anniversaires. M. l'abbé Auclair trouve que c'est un peu forcer la note que de vouloir célébrer la mémoire de tous ceux de nos ancêtres qui l'ont mérité, comme on a fait pour Dollard à la "Coulée de Jean Grou", l'an passé. Il voudrait plus de mesure et il s'oppose à ce que le 24 mai, jour de la coulée de Jean Grou, soit, comme L'ACTION FRANÇAISE en exprimait le vœu, "la fête de toute l'Amérique française." Nous ne devons pas, dit-il, perdre de vue la fête de la Saint-Jean-Baptiste. M. Perrault, devant les objections de M. l'abbé Auclair, parle de "l'oubli du passé, l'ignorance du présent et l'insouciance en face de l'avenir".

* *
*

Tout à fait attrayant de forme, le numéro de décembre de l'excellente REVUE MODERNE, avec son frontispice en couleurs de Puichart, ses nombreuses et artistiques illustrations, ses contes de Noël et ses articles variés et pleins d'actualité. Le numéro contient un roman complet de Gyp, "Mon Ami Pierrot" et maintes chroniques, notes et échos.

La direction de la revue exprime quelque peu sa mauvaise humeur du fait que le gouvernement français a nommé récemment pour le Canada un simple consul, M. Naggiar, quand nous avions toujours reçu un consul général. "Pourquoi", demande la REVUE MODERNE, le ministre des Affaires étrangères de France traite-t-il ainsi le Canada? Aurions-nous, par hasard, démérité?"

Nous trouvons la première question fort pertinente. Au ministre des Affaires étrangères de France de répondre à la deuxième.

* *
*

La *Canadienne* nous arrive régulièrement, chaque mois, toujours pimpante, de lecture variée et d'illustrations choisies. Nous remarquons, dans le numéro de décembre, un intéressant article sur la réforme de l'enseignement primaire par M. Romuald Roy, avocat. L'article traite de la méthode de Madame Montessori qui fait servir à l'instruction et à l'éducation l'instinct de jouer que possède tout enfant. Par sa méthode, Madame Montessori a réussi à instruire des demi-idiots, des anormaux, des enfants dépourvus de mémoire. Cette méthode consiste à utiliser l'oreille, l'œil et le toucher de l'enfant, pour lui inculquer les premiers éléments du savoir par les choses.

* *
*

M. C.-J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques, publie, dans l'*Enseignement Primaire*, dont il est le directeur, une série d'articles de pédagogie fort intéressants à propos du nouveau programme d'étude pour les écoles primaires élémentaires et les écoles primaires complémentaires. Dans les articles déjà publiés, M. Magnan, après avoir indiqué la classification des matières des deux écoles, indique le but que l'on assigne à chacun de ces deux types d'écoles primaires au chapitre de la mise à exécution du nouveau programme.

Tous les membres du personnel enseignant liront, croyons-nous, avec profit, ces articles pédagogiques de M. l'inspecteur général.

* *
*

Dans un article qu'il publie dans la *Presse*, M. A.-D. DeCelles, que l'on pourrait appeler dans notre petit monde littéraire le "Touche à Tout" national, fait les quelques remarques suivantes au sujet de l'édition française de *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, que nos lecteurs connaissent bien et dont nous aurons le plaisir de parler de nouveau prochainement:

"L'éditeur Grasset, de Paris, annonce dans la *Revue des Deux Mondes* que le célèbre roman de Louis Hémon, "Maria Chapdelaine" a atteint sa centième édition. C'est un succès inouï, sans précédent. Jamais livre, jamais publication n'aura autant contribué que l'œuvre de Louis Hémon à faire connaître le Canada en France. Détachons quelques lignes des dernières critiques de "Maria Chapdelaine". René Bazin, dans la *Revue des Deux Mondes* écrit ces deux phrases prises dans un fort bel article:

"C'est un poème plus encore qu'un roman. C'est la chanson de geste de la Nouvelle France. . . L'Homme qui a écrit ces lignes était marqué du signe divin."

Citons une ligne de Henry Bordeaux :

"Voici qu'un petit livre renouvelle le miracle de Mireille et c'est tout simplement cette "Maria Chapdelaine".

Le Goffic proclame Hémon un écrivain de génie:

“Le chef-d’œuvre d’un écrivain de génie mort à 33 ans et célèbre dans le monde entier, sauf dans son pays”.

A propos de ce déjà fameux roman, nous rappellerons qu’il y a quelques mois sir Andrew McPhail, de l’Université McGill, a publié une traduction du roman de Louis Hémon. Cette traduction est excellente. Les lecteurs anglais peuvent y trouver une vie complète de l’œuvre du jeune romancier. Elle transparait avec toutes ses nuances dans les pages de cette belle et intelligente version qui fait honneur à son auteur, bien au courant de toutes les délicatesses de la langue française.

* *
*

Dans un article au GAULOIS, intitulé “Un Canadien oublié—Pierre Boucher de Boucherville”, M. André de Maricourt écrit:

“La lecture de MARIA CHAPDELAINÉ nous amène invinciblement à feuilleter dans le passé de ce beau Canada que Voltaire traitait de “quelques arpents de neige”

“Quelles belles et patriarcales figures remet en mémoire le livre de Louis Hémon sur un pays dont les mœurs sont—en certains lieux—immuables!”

Et M. de Maricourt trace ensuite à larges traits cette histoire édifiante de Pierre Boucher de Boucherville, qui a laissé une très nombreuse postérité. M. de Maricourt termine ainsi son article:

“La bénédiction de Pierre Boucher porta bonheur à son innombrable postérité. Ses descendants essaimèrent autour de la petite ville de Boucherville et donnèrent des gouverneurs, des ministres et des archevêques au Canada. Sauf l’un d’entre eux, passé à l’Île Maurice, puis en France, après cinquante-cinq années de guerre navale, pour demeurer fidèle à la mère-patrie, les Boucherville représentent encore, à Montréal “l’union sacrée” entre Anglais et Français et leur histoire est, en raccourci, celle de toutes les vieilles familles de ce pays aux sèves généreuses et aux traditions fortes.”

* *
* *

Nous ne comptons guère généralement les calendriers parmi les objets de lecture, mais nous devons faire une exception en faveur de celui que vient de faire distribuer le Ministre des Terres et Forêts et qui lui a valu déjà de nombreuses et sincères félicitations.

Chacune de ses pages contient, au-dessus du carré des chiffres nécessaires, une gravure artistique d’un des coins de la forêt canadienne dans les différentes régions de la Province, et quelques lignes de renseignements ou de conseils pratiques à leur sujet.

L’honorable Honoré Mercier, qui administre cet important département, disait à ce propos: “Nous avons à cœur de préserver nos ressources forestières

contre tout ce qui pourrait les déprécier ou les détruire. . . Pour y réussir, nous avons besoin du concours et de la bonne volonté de tous."

Ce calendrier est bien de nature à faire naître la bonne volonté qui amène ce concours.

Nous ne croyons pas trahir un secret en disant que ce précieux calendrier a été préparé par M. Avila Bédard, directeur de l'École Forestière de Québec, et vice-président de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

*
* *

M. Valmore Gratton, licencié ès sciences commerciales, et membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, nous adresse les lignes suivantes à propos d'une publication d'un tout nouveau genre qui vient de paraître :

"Dans la période actuelle de notre développement commercial, tout travail de compilation ou de calcul ayant pour but d'épargner du temps, mérite un accueil enthousiaste.

"Un rendement supérieur s'obtient avec un effort moindre, par l'utilisation de tables bien faites qui diminuent les possibilités d'erreur. Le procédé connu tend à se généraliser ; les calculs fastidieux sont remplacés par un travail de quelques minutes.

"Deux canadiens français, MM. Thibault et Laroche, viennent de publier, à Québec, une table permettant d'établir, avec rapidité, une marge de profits calculés sur le prix de vente. Le format en est commode et la consultation facile. Le fonctionnement des tableaux est expliqué au début du livre. A gauche le prix coûtant d'une marchandise, et en regard, le même chiffre augmenté d'un pourcentage déterminé de profits, c'est le prix de vente.

"Les calculs sont faits pour des fractions de 1% jusqu'à 100. . . En déplaçant le point, la table s'adapte aux milliers. Les auteurs marquent la différence (page IX) entre les pourcentages de profits sur le prix d'achat et le prix de vente.

"Cette publication peut rendre de précieux services à plus d'un marchand. Ceux qui ont entrepris cette condensation faciliteront la besogne aux commerçants qui ont l'horreur des longs calculs."

*
* *

Dans notre prochaine revue nous publierons des notes aussi substantielles que possible sur les publications suivantes que nous avons reçues, mais trop tard pour les analyser dans la présente revue de nos lectures :

Anniversaires et Pèlerinages par M. H. Gaillard de Champris, docteur ès lettres, professeur de littérature française à l'École Normale Supérieure de l'Université Laval, de Québec.—Québec. L'Action Sociale Ltée: Paris, Plon-Nourrit, éditeurs.

Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien—du Lac Supérieur au Pacifique—1659—1915—par le Rév. Père Morice, O.M.I. Vol. I, avec nombreuses illustrations; Montréal, Granger Frères, éditeurs.

Une intrigante sous le règne de Frontenac—Nouvelle—par M. J.-B. Caouette, Québec, 1921. Préface de l'abbé L. Groulx. Imprimé aux ateliers du "Soleil".

*
* *

De nouveau, le mois de décembre a mis les contes de Noël au premier plan de la production littéraire; revues et journaux en ont été remplis. Ils sont vieux, très vieux, mais ils semblent toujours nouveaux. Leur éternité a même des charmes. Signalons-en, au hasard de nos lectures, quelques-uns de chez nous.

Depuis quelques années, chaque veille de Noël, l'*Action Catholique* nous apporte un grand conte de Noël de M. l'abbé Adolphe Garneau. C'est toujours un plaisir de lire ces contes de mœurs locales très littérairement brossées et scrupuleusement observées. Le "Petit Paul" de cette année est particulièrement intéressant.

La *Pressc* de Noël nous a apporté un conte de Noël peu banal de M. Sylva Clapin qui nous fait assister à un épisode fort touchant de la suite du roman de *Maria Chapdelaine*. Le mariage de Maria et d'Eutrope Gagnon a eu lieu, comme Maria l'avait promis, "Le printemps d'après ce printemps" et, le jour de Noël suivant, Sylva Clapin nous fait assister à la naissance du premier héritier d'Eutrope.

Le *Telegraph* de Noël, qui nous est apparu de nouveau dans une superbe toilette de luxe avec belles illustrations et intéressants articles de nos principaux auteurs anglais de Québec, nous a apporté, en outre, deux contes de Noël en français. L'un de M. G.-E. Marquis, chef du Bureau de la Statistique de Québec et trésorier de la Société des Arts, Sciences et Lettres, dont il est aussi un ancien président; l'autre de M. Damase Potvin, intitulé: "Catherine-aux-Paniers".

Le conte de M. Marquis, qui a pour titre "Les Cloches intérieures" est une touchante idylle qui a pour théâtre la Gaspésie et que brise brutalement la guerre.





L'on voudra bien adresser les commandes comme suit:

Le Terroir

Case posale,
Québec

Les livres canadiens sont aujourd'hui très recherchés par les bibliophiles et ils sont généralement rares, du moins pour la plus grande partie. Nous sommes heureux d'établir le Service de Librairie du Terroir qui donnera, croyons-nous, pleine satisfaction. Grâce à ce service, nous croyons être en mesure de remplir toute commande de livres canadiens, anciens et nouveaux, qu'on voudra bien nous faire parvenir, et cela au plus bas prix du livre canadien. Nous publions une première liste des livres canadiens dont nous pouvons disposer; elle sera suivie d'autres listes à l'infini. Nous ajoutons les prix de ces volumes. L'on peut même nous commander les livres qui n'apparaissent pas actuellement sur nos listes :

PREMIERE LISTE

BULLETIN DE RECHERCHES HISTORIQUES, 1895 à 1919 inclusivement, 25 premières années, 16 premières années reliées 2 années en 1 vol.	\$100.00
BULLETIN DU PARLER FRANCAIS, série complète, 16 vols en livraisons.	25.00
DOUGHTY, A.-G.—The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham, 6 vols reliés.	50.00
GAGNON, PHILÉAS.—Essai de Bibliographie canadienne, 2 vols brochés.	6.50
GARNEAU, F.-X.—Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, 4 vols reliés, 1ère édition (très rare).	50.00
LAVERDIERE ET CASGRAIN (abbés).—Le Journal des Jésuites, Q. 1871, (ex. noirci par le feu).	30.00
LE SEMEUR.—Série complète à juillet 1919, 15 années en livraisons.	20.00
PROVANCHER, (abbé) L.—Flore canadienne, 2 vols reliés en 1 (très rare)	14.00
DOUGHTY, A. G. & N. E. DIONNE.—Quebec under two flags, relié.	5.00
LAPERRIERE, AUG.—Les Guêpes canadiennes, 2 vols, brochés.	4.00
LEVASSEUR, N.—Têtes et figures, (broché).	.75
POTVIN, DAMASE.—Le Tour du Saguenay, (broché).	1.00
CANADA-FRANCAIS (1888 à 1891.—4 vols brochés.	5.00
LANGELIER, CHARLES.—Souvenirs olitiques de 1878 à 1890, 2 vols, brochés.	2.00

(à suivre)

KISSEL
Coupé de Luxe



KISSEL, fini bleu foncé ; intérieur : couleur taupe, bourrures taillées à la main pour les sièges, modelés sur le corps humain ; marche-pieds individuels et ailes, du modèle sport, attachées à la carrosserie.

Le contrôleur d'huile KISSEL, patenté et perfectionné, distribue automatiquement la quantité exacte d'huile à chaque cylindre, quelles que soient les côtes, les charges ou les vitesses.

Il assure un maxime de pression d'huile pour les grandes vitesses et un minimum pour les petites vitesses.

EXPOSITION DES MODELES FERMÉS

AUTOS DE LUXE KISSEL, chez le Distributeur

J.-M. LANDRY

20 de la Couronne,

Ancien Poste J.-Edm. Poulin

LE TABACONISTE
G.-A. GRONDIN
 61, RUE BUADE

Le magasin des meilleures marques. Le dépôt de quotidiens et périodiques.

TELEPHONE 4171

Durant votre séjour à Québec, n'oubliez pas d'aller chez

BERTANI

Restaurant Français et Italien
 de Haute Classe

56-58 rue St-Jean, Québec

Chambres meublées, confort moderne

PHARMACIE JOLICŒUR

Ordonnances des Médecins, Médecines, Brevetés, Parfumeries de premier choix,
 Papeteries de Luxe, Articles de Toilette de tout genre, CAMERAS et Accessoires,
 CHOCOLATS et BONBONS

The Rexall Store

JOLICŒUR
 338 rue St-Jean 29 rue Buade

LE
PROCHAIN CONCERT
DE LA
Société des Arts, Sciences et Lettres

Aura lieu à l'Auditorium, le 22 janvier
à 8 30 h. P. M.

PROGRAMME

- 1o. Une comédie: "ERREUR N'EST PAS COMPTE", de Gabriel Marchand, ancien premier ministre de la province.
- 2o. UN RECITAL DE PIANO, par Madame Joseph Robitaille, de Lévis.
- 3o. Un opéra: "LES REVENANTS BRETONS", de Wekerlin, soutenu par un orchestre complet.

Les Billets seront en vente à l'Auditorium le 19 janvier

ENCOURAGEONS LES NOTRES